

Année académique 2022 - 2023

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

TREMBLAY

Roxanne

L'affirmation et la construction de l'identité de genre dans un contexte de migration forcée et de stigmatisation :

Le cas des femmes transgenres syriennes réfugiées en Belgique

Promotrice : Asuncion FRESNOZA-FLOT, Université libre de Bruxelles

Assesseure : Sarah O'NEILL, Université libre de Bruxelles

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Tremblay, Roxanne

Date : 15 août 2023

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Roxanne Tremblay', written in a cursive style.

Tables des matières

TABLES DES MATIÈRES	3
REMERCIEMENTS	5
INTRODUCTION	6
CHAPITRE 1 : MISE EN CONTEXTE : ÊTRE TRANSGENRE ICI ET AILLEURS : ENTRE TRANSPHOBIE ET DISCRIMINATION	8
1.1. IDENTITÉ TRANSGENRE : DÉFINITION, CONSTRUCTION ET TRANSITION	8
1.2. SITUATION DE LA COMMUNAUTÉ LGBT EN SYRIE, LIBAN ET TURQUIE	9
1.3. CONFLIT SYRIEN ET LE PROGRAMME DE RÉINSTALLATION DU HAUT-COMMISSARIAT POUR LES RÉFUGIÉS DES NATIONS UNIES (UNHCR)	10
1.4. SITUATION DES PERSONNES TRANSGENRES EN BELGIQUE : ACCÈS DIFFICILE AUX SOINS DE SANTÉ D’AFFIRMATION DE GENRE, DISCRIMINATION ET TRANSPHOBIE	11
CHAPITRE 2 : ÉTAT DE L’ART : FEMMES TRANSGENRES ET MIGRATION : INVISIBLES, MARGINALISÉES ET VULNÉRABILISÉES	13
2.1. MIGRATION ET THÉORIE <i>QUEER</i>	14
2.2. <i>QUEER ASYLUM</i> : UN CONFORMISME NÉCESSAIRE	15
2.3. FEMMES TRANSGENRES MIGRANTES : MARGINALISATION ET DISCRIMINATION À L’INTERSECTION DU TRAVAIL DU SEXE, MIGRATION ET IDENTITÉ DE GENRE	17
2.4. DISCRIMINATIONS ET VIOLENCES : DU PAYS D’ORIGINE JUSQU’AU PAYS D’ACCUEIL	20
2.5. <i>QUEER SETTLEMENT</i> ET LA RÉSILIENCE : AGENTIVITÉ ET RÉSILIENCE AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ D’ACCUEIL	21
CHAPITRE 3 : CADRE THÉORIQUE : LA STIGMATISATION ET LES VIOLENCES DE GENRE COMME CONSÉQUENCE DE L’HÉTÉRONORMATIVITÉ ET DE LA MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE	23
3.1. L’ORDRE DE GENRE : ENTRE HÉTÉRONORMATIVITÉ ET MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE	23
3.2. STIGMATISATION	24
3.2.1. <i>Définition goffmanienne du stigmaté</i>	24
3.2.2. <i>Itinéraire moral : la découverte du stigmaté et les stratégies pour y faire face</i>	25
3.2.3. <i>La stigmatisation : au-delà de Goffman</i>	27
3.3. LE CONCEPT DE L’INTERSECTIONNALITÉ : UN PRISME D’ANALYSE DE LA DISCRIMINATION	28
CHAPITRE 4 : MÉTHODOLOGIE : ÊTRE À L’ÉCOUTE D’UN PARCOURS DE VIE DIFFICILE	29

4.1. PREMIÈRE SÉRIE D'ENTRETIENS : LE RÉCIT DE VIE	29
4.2. DEUXIÈME SÉRIE D'ENTRETIENS : L'ENTRETIEN SEMI-STRUCTURÉ	30
4.3. TRADUCTION ET ANALYSE	31
4.4. QUESTIONS D'ÉTHIQUE ET DE POSITIONNEMENT	31
4.5. MÉTHODE DE RECRUTEMENT	34
4.6. LIMITES	35
CHAPITRE 5 : PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : SURVIVRE, TRANSITIONNER ET S'INTÉGRER	35
5.1. VIE EN SYRIE	35
5.1.1. <i>La découverte du stigmate : « Je n'ai jamais été un garçon. »</i>	35
5.1.2. <i>Construction de l'identité de genre dans un contexte de stigmatisation</i>	39
5.1.3. <i>La décision de partir : entre instabilité et identité de genre</i>	41
5.2. VIE DANS LE PAYS DE TRANSIT (TURQUIE ET LIBAN)	42
5.2.1. <i>Contrôle familial et éloignement du stigmate : un premier pas vers la construction et l'affirmation de l'identité de genre</i>	42
5.2.2. <i>Socialisation au sein de la communauté LGBT et du milieu du travail du sexe : un passage obligé vers la construction et l'affirmation de l'identité de genre</i>	43
5.2.3. <i>Relation amoureuse hétérosexuelle : s'affirmer et se construire en tant que femme</i>	44
5.2.4. <i>La décision de partir : l'espoir d'une vie meilleure</i>	45
5.3. VIE EN BELGIQUE	47
5.3.1. <i>Contre toute attente : Transphobie, stigmatisation et sentiment d'insécurité</i>	47
5.3.2. <i>Transition, passing et idéal corporel féminin : accès aux soins nécessaires à la transition</i>	49
5.3.3. <i>Relation amoureuse hétérosexuelle : un défi important</i>	50
5.4. UNE SANTÉ MENTALE FRAGILE : UN DÉFI DE TOUS LES JOURS	51
5.4.1. <i>Stratégies mises en place pour faire face à la stigmatisation : l'importance cruciale de la transition médicale</i>	53
CHAPITRE 6 : INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS ET CONCLUSION	56
BIBLIOGRAPHIE	61
LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE	61
LITTÉRATURE GRISE	69
CONTENU DES ANNEXES	73
RÉSUMÉ DU MÉMOIRE ET MOTS-CLÉS	74

Remerciements

Je tiens à remercier d'abord et avant tout les participantes à ce projet de recherche. Merci pour votre confiance, votre chaleur et votre générosité. Je remercie ma promotrice Asuncion Fresnoza-Flot qui a accepté de superviser mon projet et m'a guidée en toute bienveillance et patience. Merci à Talaa, qui grâce à son réseau, m'a aidée dans le recrutement des participantes et qui, grâce à son expérience et sa perspective, a apporté son soutien dans la formulation des questions. Merci à Isabelle, qui, depuis le Québec, m'a guidée dans la démarche méthodologique. Merci à Sayf Shems et Hisham qui ont passé des heures, depuis Bruxelles et Damas, à parfaire la traduction des entretiens. Merci à Pierre et Amy, mes relecteur·ices, et Djoumez pour les réponses aux questions impromptues. Merci à Géraldine pour le soutien moral, on est ensemble ! Merci à ma famille pour le soutien inconditionnel. Et finalement, merci à Fulvio de m'avoir soutenue durant mes études.

Introduction

La guerre en Syrie qui a débuté en mars 2011 a mené à une crise humanitaire majeure, où 6,6 millions de Syrien·nes ont quitté leur pays (ONU Info, 2021). Si plus de 5 millions de ces Syrien·nes, ont été accueillis par les pays voisins (Liban, Turquie, Irak, Jordanie), la grande majorité des 1,05 millions arrivés en Europe ont soit risqué le trajet par terre ou par la mer. Environ 4,000 de ces réfugié·es ont été réinstallés de manière sécuritaire en Belgique grâce au Haut-Commissariat aux Nations Unies pour les Réfugiés (HCR) (FEDASIL, 2022). En 2016, j'ai eu la chance d'être en première ligne de l'accueil de ces réfugié·es réinstallé·es syrien·nes en Belgique. L'association sans but lucratif (ASBL) pour laquelle je travaillais à cette époque, faisait partie d'un projet en collaboration avec L'Agence fédérale pour l'accueil des demandeurs d'asile (FEDASIL), qui soutenait les familles et personnes seules dans leurs démarches d'installation et d'intégration dans différentes communes de la Belgique. Le dossier d'une femme transgenre a été assigné à mon collègue (lui-même réfugié algérien ayant fui son pays à cause de son orientation sexuelle) et moi-même. Ayant habité, étudié et travaillé quelques années en Égypte et en Palestine, j'étais familière avec la société globalement patriarcale et hétéronormative que je m'amusais à définir comme « copy/paste ». En effet, les normes en matière d'expression de genre, mais également en termes de rôles de genre sont extrêmement rigides et semblent être adoptées, à tout le moins en surface, par tous et toutes. Je savais qu'il existait une communauté d'hommes homosexuels dans la région, la plupart du temps invisible, qu'il arrivait de croiser en soirée et dans certains endroits considérés comme « tolérants ». Cependant, l'existence d'une femme transgenre provenant de cette région semblait pour moi impossible. Comment a-t-elle fait pour survivre à une société « copy/paste » du Moyen-Orient ? Comment est-elle arrivée jusqu'en Belgique ? Ayant maintenu le contact avec deux de ces femmes rencontrées dans le cadre de mon précédent travail dans cette ASBL, j'ai décidé que mon sujet de mémoire leur serait dédié.

L'hétéronormativité au sein du champ des études sur le genre et la migration prévaut toujours, et les travaux sur la plus récente « crise migratoire » ne font pas exception, où les réfugié·es sont présenté·es comme étant des hommes hétérosexuels. Ainsi, ce

mémoire tentera d'enrichir le domaine de la migration et de la théorie *queer* en portant la voix et les expériences de femmes syriennes transgenres réfugiées en Belgique. La littérature met en lumière le parcours marqué par la stigmatisation, la discrimination et la violence des femmes migrantes transgenres qui sont à l'intersection de multiples formes d'oppression, dont l'identité de genre, et le statut de migrante. Ce projet de recherche s'intéresse particulièrement à la construction et à l'affirmation de l'identité de genre de ces femmes dans un contexte de migration forcée et de stigmatisation. La question de recherche est la suivante :

Quels effets le parcours migratoire de femmes syriennes transgenres réfugiées en Belgique a eu sur la construction et l'affirmation de leur identité de genre ?

Afin de répondre à cette question, le premier chapitre présente une mise en contexte du conflit syrien ainsi que de la situation des personnes LGBT en Syrie, en Turquie et au Liban ainsi que des personnes transgenres en Belgique. Des notions clés en lien avec l'identité de genre, la transidentité et la construction et l'affirmation de l'identité de genre y sont également définies en introduction. Le deuxième chapitre porte sur l'état de l'art en lien avec la thématique des femmes transgenres et de la migration. Cet état de l'art a servi à identifier le cadre théorique qui fera l'objet du troisième chapitre. Les notions de l'hétéronormativité, des masculinités, des violences de genre, de la stigmatisation et de l'intersectionnalité y seront expliquées. Le chapitre quatre explique la méthodologie employée. J'ai en effet exploré le parcours de vie de six femmes transgenres syriennes réfugiées en Belgique grâce à une approche qualitative reposant principalement sur la méthode du récit de vie. Le chapitre cinq constitue la présentation des résultats, qui sont exposés dans la chronologie du parcours migratoire des participantes : leur période de vie en Syrie, celle dans le pays de transit, soit le Liban ou la Turquie, et finalement, leur vie en Belgique. En guise de conclusion, une interprétation des résultats à la lumière du cadre théorique et de l'état de l'art ainsi que les limites du projet de recherche et des potentielles avenues de recherche seront présentées.

Chapitre 1 : Mise en Contexte : Être transgenre ici et ailleurs : entre transphobie et discrimination

1.1. Identité transgenre : définition, construction et transition

Il a été choisi d'adopter le terme *transgenre* dans le cadre de ce mémoire même si les termes de « transsexualité » ou de femmes « transsexuelles » (Negroni, 2011), ainsi que celui de femmes « trans » (González, 2018, 2020 ; De Montvalon, 2013) ont également été utilisés dans les textes analysés dans le cadre de l'état de l'art (voir chapitre 2). Les personnes transgenres « sont des personnes qui ont une identité de genre différente de celle qu'on leur a assignée à la naissance. Cette identité peut être homme ou femme, ou bien sortir de cette binarité imposée par la société. » (Genres Pluriels¹, 2021). Toujours selon Genres Pluriels (2016), le terme « trans » est utilisé comme un parapluie pour désigner toutes les identités et expressions de genre « non-conforme ». Le mot « transsexualité » ou « transsexuelle » issu du vocabulaire psychiatrique ne sera pas utilisé car même s'il désignait la différence « entre une personne ayant effectuée des opérations génitales (transsexuelle) ou pas (transgenre), il est à présent perçu comme « stigmatisant » ». Le groupe étudié dans le cadre de ce mémoire est celui de femmes ayant été assignées à une identité de genre masculine à la naissance mais ayant une identité et une expression de genre féminine. Les femmes rencontrées, afin de s'identifier, utilisent alternativement le mot « trans », « transgenre », « transgender », « shemale² » ou « moutahawilat » traduit comme « transformée » en français.

La construction et l'affirmation de l'identité sont le résultat « de l'interaction entre facteurs biologiques, influence normative culturelle (médiatisée par l'éducation et la socialisation) et activité structurante du sujet qui implique sa capacité mais aussi son désir d'être comme on attend qu'il soit » (Vouillot, 2002, p. 2). La socialisation est donc un élément crucial de ce processus, qui est également lié au développement cognitif de l'enfant et ce, dès son plus jeune âge (Bereni, Chauvin, Jaunait & Revillard, 2020).

¹ Genres Pluriels est une association œuvrant au soutien, à la visibilité, à la valorisation, à l'amélioration des droits et à la lutte contre les discriminations qui s'exercent à l'encontre des personnes transgenres/aux genres fluides (personnes en transition, drag kings/drag queens, travesti.e.s, butchs, androgynes, queer,...) et intersexes (Présentation de Genres Pluriels, 2023).

² Le mot « Shemale » est une invention de l'industrie pornographique afin de désigner les femmes transgenres (Blog My Lady Boy date, 2020).

Afin de construire, d'affirmer et d'exprimer leur genre féminin, les participantes ont effectué une transition de genre, définie comme un ensemble de processus qui comprend des changements d'ordre juridique, administratif et physique qui ne sont pas effectués de manière linéaire. On retrouve ainsi la transition sociale, qui consiste par exemple à révéler son identité de genre, utiliser le pronom de son choix et exprimer son genre à l'aide de vêtements, maquillage etc. (Santé Île-du-Prince-Édouard, 2023). La transition médicale comprend les traitements hormonaux et les différentes chirurgies d'affirmation de genre telles que la mammoplastie et la vaginoplastie. Finalement la transition juridique, qui est en lien avec la reconnaissance légale du genre tel que le changement de prénom et le marqueur de genre sur les documents juridiques (Santé Île-du-Prince-Édouard, 2023).

1.2. Situation de la communauté LGBT en Syrie, Liban et Turquie

Les recherches dans le cadre de ce mémoire ont révélé que très peu de travaux portent sur la situation des personnes LGBT en Syrie (Saleh 2020a, 2020b, 2020c ; Maydaa, Chayya & Myrntinen, 2020) et dans les pays vers lesquels elles ont fui suite à la guerre, tels que le Liban (Human Rights Watch, 2019) et la Turquie (Öktem, 2008 ; Kivilcim, 2017). Les statistiques en lien avec la discrimination et les violences vécues par la communauté LGBT dans ces trois pays sont inexistantes.

La communauté LGBT en Syrie, était dans une certaine mesure « tolérée » par le régime syrien d'avant la guerre, et ce en dépit du cadre légal criminalisant l'homosexualité et les crimes contre la décence publique (Human Rights Watch, 2018). La société syrienne d'avant la guerre était « a mixture of official heteronormativity, often highly patriarchal personal, community and family gender norms, but also localised tolerance and at times family acceptance of diverse SOGIESC » (Ammon, 2012 ; Saleh, 2020, p. 18 cités dans Maydaa et al., 2020). Cette tolérance existait surtout dans les villes comme Damas, Alep et Latakiah. Par contre, de manière générale, les personnes LGBT devaient se rendre invisible dans toutes les sphères de leur vie (famille, école, travail) afin d'éviter le harcèlement, les violences (verbales, physiques et sexuelles) et l'emprisonnement. La guerre a été un point tournant dans la vie de la population syrienne où la violence exercée par le régime ou les différents groupes armés, a mené à la fuite des civils dans les pays

voisins. De nombreux récits récoltés par Maydaa et collègues (2020) rapportent que la population LGBT a été une cible particulière des violences de la part des groupes armés qui ont pris le contrôle du territoire syrien suite à l'instabilité engendrée par la guerre.

Kivilcim (2017) relate les conditions de vie très difficiles des réfugié·es syrien·nes LGBT en Turquie. Même si la Turquie n'a pas de cadre légal contre l'homosexualité, les lois en lien avec la moralité publique et l'exhibitionnisme sont utilisées afin de cibler les personnes LGBT (Kivilcim, 2017). De plus, la situation légale des réfugié·es, ainsi que les discriminations en lien avec l'accès au logement, à l'emploi et aux services de santé, plus particulièrement pour les personnes transgenres, contribue à les maintenir dans une situation de pauvreté et de marginalité. Le Liban, quant à lui, est considéré comme un des pays les plus ouverts de la région en ce qui a trait aux personnes LGBT mais dispose toujours d'un cadre légal qui punit les relations sexuelles « contre-nature » (Human Rights Watch, 2019). Dans son rapport détaillé sur la situation des femmes transgenres libanaises et réfugiées (la grande majorité syrienne), Human Rights Watch (2019) explique les violences physiques, verbales et sexuelles auxquelles elles font face ainsi que les discriminations et la stigmatisation vécues par ce groupe dans toutes les sphères de leur vie.

1.3. Conflit syrien et le programme de réinstallation du Haut-Commissariat pour les Réfugiés des Nations Unies (UNHCR)

La guerre civile syrienne qui a débuté en mars 2011 a eu des conséquences humanitaires dévastatrices. En effet, la population syrienne s'est soulevée dans la foulée du printemps arabe qui a vu jour en Tunisie mais qui s'est rapidement étendu dans d'autres pays de la région. La société syrienne était déjà fragmentée sur des bases sectaires entre les sunnites (dont les populations Kurdes à l'est du pays), les alaouites et les chrétiens. Cet équilibre maintenu par la classe dirigeante alaouite grâce à un système de répression et de surveillance d'État a vite été déstabilisé par les mouvements de révolte des Syrien·nes. Une répression sanglante du régime du président Bashar Al-Asad soutenue par les gouvernements russe et iranien s'en est suivie (Feuerstoss, 2012). Le pays s'est engouffré dans une guerre civile sans précédent ayant causé la fuite de 6,6 millions de Syrien·nes hors du pays, le déplacement interne de 6,9 millions de personnes, et la mort de 306 887

civils (United Nations Human Rights Office, 2022). Selon le Haut-Commissariat pour les réfugiés (UNHCR, 2021), l'Europe a accueilli plus d'un million de réfugié·es syrien·es, dont 70 % sont installés dans deux pays, soit l'Allemagne (59 %) et la Suède (11 %). Le Centre Bruxellois d'action interculturelle (CBAI) affirme qu'en 2019, il y aurait 23 500 syriens et syriennes installé·es en Belgique. Selon FEDASIL (2022), depuis 2013, la Belgique, grâce à programme structurel de réinstallation en collaboration avec le UNHCR, a réinstallé 4511 réfugié·es au total dont 4045 d'origine syrienne, 1939 provenant de la Turquie et 1591 du Liban. Les réfugié·es réinstallé·es sont choisi·es sur la base de critères de vulnérabilité, dont l'identité de genre et l'orientation sexuelle, en collaboration avec le pays où s'effectuera la réinstallation. Le UNHCR réinstalle donc chaque année moins de 1 % de la population mondiale des réfugié·es qui relève de sa compétence qui est estimée à 20,7 millions de personnes en 2020.

1.4. Situation des personnes transgenres en Belgique : accès difficile aux soins de santé d'affirmation de genre, discrimination et transphobie³

Selon le Rainbow Map and Index 2022 publié par International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association (ILGA) Europe, la Belgique se classe deuxième parmi les 49 pays européens étudiés. Il est certain que le score de la Belgique est réjouissant. Cependant, beaucoup reste à faire en ce qui a trait à l'accès aux soins de santé d'affirmation de genre et également à la diminution de la transphobie et de la discrimination auxquelles font toujours face les personnes concernées malgré un cadre légal qui les prohibe.

En ce qui a trait à la transition de genre, le 25 juin 2017, la Belgique s'est dotée d'une loi relative aux personnes transgenres basée sur le droit à l'autodétermination civile et corporelle (Huart, 2020). Ainsi, une personne transgenre peut décider d'un changement de prénom et sexe civil grâce à une procédure administrative basée sur une double déclaration à l'état civil et ne doit plus respecter des « conditions médicales strictes de diagnostic et de chirurgie de conversion menant à la stérilisation » tel que prévue par la

³ « La transphobie est un phénomène multifacette aux occurrences et aux conséquences multiples. Elle se traduit d'abord comme une discrimination à l'égard des personnes identifiées ou perçues comme trans, ainsi confrontées à des formes de violence directe. [...] la transphobie regroupe de nombreuses attitudes et comportements négatifs à l'égard de présentations de soi échappant à la norme d'un alignement entre l'apparence physique et l'identité de genre. » (Bereni et al., 2020, p. 61).

loi de 2007 (Huart, 2020, p. 8). Ceci est un pas énorme pour la transition sociale et juridique des personnes transgenres en Belgique, cependant, rien n'est prévu dans cette loi en ce qui a trait à la transition médicale et aux remboursements des interventions chirurgicales.

La transition médicale pour les personnes transgenres en Belgique, qu'elle soit à travers le parcours avec les équipes multidisciplinaires de genre (Université de Gent et Centre Hospitalier Université de Liège) qui sous-tend la « psychiatisation » des personnes ou alors à travers l'utilisation de prestataires privés de soins, est longue et coûteuse. Officiellement, le parcours moyen avec les équipes de genre dure de 12 à 18 mois (Transgender Infopunt, 2022) et certaines interventions qui sont considérées comme cruciales par certaines participantes comme le laser pour enlever la pilosité et les interventions de féminisation du visage telles que la rhinoplastie, ne sont pas remboursées car elles sont considérées comme des interventions ou des traitements à visée esthétique.

En pratique, le traitement hormonal coûte entre 40 et 50 euros par mois après remboursement de la mutuelle. À titre d'exemple, la participante 5, qui a décidé de faire appel à des prestataires de soins privés a dépensé 3500 euros pour une rhinoplastie afin de féminiser son visage et 3800 euros pour une mammoplastie. La participante 4, qui a suivi le parcours avec l'équipe de genre de l'Université de Gent a dépensé 1900 euros pour une mammoplastie et 1200 euros pour le laser préopératoire avant la vaginoplastie. Elle estime que si elle avait suivi son parcours de manière linéaire, il lui aurait fallu 2,5 ans afin de le compléter.

L'équipe de genre de l'UGent a été contactée dans le cadre de ce mémoire pour une amie d'une participante désirant s'inscrire au parcours. Le temps d'attente pour le premier rendez-vous avec un psychologue francophone (qui est la première étape du parcours) est d'environ 2 ans et 4 mois (Cahier de Terrain, 8 juin 2023). Le centre d'accompagnement des transidentités de Liège a également été contacté fin-juin 2023. Le premier rendez-vous possible avec la psychologue/sexologue est au mois d'octobre 2023. La durée moyenne du parcours est difficilement estimable selon la secrétaire du département.

En dépit du fait que la Belgique s'est doté d'un cadre légal afin de protéger les personnes en lien avec leur orientation sexuelle et identité de genre de toute violence et discrimination, ainsi que d'un plan novateur fédéral intitulé le Plan Fédéral pour une Belgique LGBTQI+friendly (2022), l'application et le respect du cadre légal reste un défi. Le rapport conséquent intitulé « Être une personne transgenre en Belgique, dix ans plus tard » publié par l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes en 2018 décrit bien les expériences négatives et les discriminations vécues par les personnes concernées (p. 72). L'étude révèle que 56,3 % des femmes transgenres interrogées adoptent des comportements d'évitement de crainte d'être agressée, menacée ou harcelée (l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, 2018, p. 72).

Au niveau du marché du travail, les comportements négatifs les plus fréquents sont « une curiosité déplacée (37,2 % parfois ou plus fréquemment), ne pas être abordé·e avec le prénom et/ou les pronoms choisis (36,3 % parfois ou plus fréquemment) et la critique quant à l'apparence, le comportement ou les idées (30 % parfois ou plus fréquemment) » (p. 75). L'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes a également publié en 2020 un rapport intitulé « Harcèlement de rue des personnes transgenres » qui est le résultat de leur enquête #Youtoo. Selon les données récoltées, « 45 % des personnes du groupe transgenre indiquent avoir été insultées en rue ou dans un autre lieu public au cours de l'année écoulée » (p. 4) ce qui est deux fois plus que la personne belge moyenne. L'enquête confirme que les personnes transgenres sont également victimes d'autres types de violences en rue au cours de leur vie, dont les plus fréquentes, « être suivi·es (50 %), subir des attouchements intimes (34 %), être victimes de vandalisme (25 %) et recevoir des coups (20%) » (p. 7).

Chapitre 2 : État de l'art : Femmes transgenres et migration : invisibles, marginalisées et vulnérabilisées

Les femmes transgenres d'origine syrienne ayant participé à ce projet de recherche ont toutes obtenu le statut de réfugié en Belgique sur la base des persécutions en lien avec

leur identité de genre. Cependant, il a été décidé de revoir la littérature également en lien avec les femmes transgenres et la migration au sens large, soit la migration dite économique, familiale ou sexuelle. En effet, en élargissant le champ d'étude, ceci a permis d'analyser un pan important de la littérature qui est en lien avec les femmes transgenres et le travail du sexe (voir section 2.3). Il est aussi à noter que même si des études portent plus particulièrement sur les personnes transgenres, plusieurs auteur·ices utilisent le terme LGBTQ où les femmes transgenres figurent comme une petite partie de l'échantillonnage du groupe étudié. C'est pourquoi cet état de l'art présente également des conclusions en lien avec des études portant sur la communauté LGBTQ de manière générale.

2.1. Migration et théorie *queer*

L'invisibilité des migrant·es *queer* a longtemps été une lacune au sein des études sur la migration. Les années 1990 ont été un tournant important où de plus en plus d'universitaires, surtout des États-Unis et de l'Europe, se sont intéressé·es à la sexualité comme un facteur important dans la décision de migrer. Le terme de migration sexuelle⁴ a été développé par le sociologue Hector Carillo (2004). Le développement de ce concept aura permis de mettre en lumière les motivations, le vécu et les expériences des personnes migrantes n'entrant pas dans cadre hétérosexuel et hétéronormatif pavant ainsi la voie à la théorie *queer* au sein de la migration (Luibhéid, 2008).

Le champ d'études sur la migration et la théorie *queer* a grandement évolué au cours des dernières années. Cependant, Asuncion Fresnoza-Flot (2022), sociologue, suite à sa revue de littérature quantitative et qualitative sur la thématique du genre et de la migration, affirme que :

Heteronormativity still prevails in migration studies, which slows down the inclusion of sexuality and queer perspectives. This explains why the voices and experiences of migrants, notably beyond Europe and the USA, remain marginal in migration scholarship compared to their heterosexual counterparts. (Fresnoza-Flot, 2022, p. 133)

⁴ "Sexual migration is defined as international relocation that is motivated, directly or indirectly, by the sexuality of those who migrate" (Carillo, 2008, p.58)

Van der Pijl, Oude Breuil, Swetzer, Drymioti et Goderie (2018) notent également que dans les représentations des réfugiés dans la littérature portant sur la plus récente « crise migratoire », l'accent a été placé sur les réfugiés hommes et hétérosexuels rendant ainsi les femmes et les communautés LGBTQ invisibles et donc, plus vulnérables.

Parmi ces voix et expériences, cet état de l'art a permis de constater que très peu d'articles et d'ouvrages portent plus précisément sur les femmes transgenres et encore moins sur les hommes transgenres. Elles font généralement partie d'un échantillonnage où les hommes gais dominent. C'est également la conclusion de Wim Peumans, anthropologue, dans son ouvrage *Queer Muslims in Europe. Sexuality, religion and migration in Belgium* (2017), où il observe que les femmes lesbiennes et bisexuelles ainsi que les hommes et femmes ayant des pratiques transgenres ou des identités transgenres sont souvent sous-représenté·es dans la littérature portant sur les intersections entre genre, sexualité et processus de migration.

2.2. *Queer asylum* : un conformisme nécessaire

La revue de littérature dans le cadre de ce mémoire a permis d'identifier *queer asylum* (Manalansan, 2006) comme une thématique importante en lien avec personnes réfugiées LGBTQ. Ces dernières sont considérées comme un groupe social pouvant demander l'asile si elles démontrent qu'elles font l'objet de persécutions fondées dans leur pays d'origine, sur la base de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre (Falek, 2019). Manalansan (2006) souligne toutefois que cela « created a dilemma because it appeared to effectively demonize specific societies and in the words of legal scholar Sonia Katyal (2002) led to the process of "exporting identities" from the West to other countries » (p. 232). Plusieurs auteur·ices comme Shakhsari (2013), Dhoest (2019) et Avgeri (2021) ont démontré qu'il est généralement attendu des candidat·es à l'asile désirant prouver les persécutions en lien avec leur orientation sexuelle et identité de genre, de présenter leur pays d'origine comme homophobe et transphobe en adoptant un discours dit « homonationaliste ». Ainsi, le régime d'asile occidental, participe à ce que Jasbir Puar (2007, 2013), théoriste *queer* américaine, a défini comme la notion de « l'homonationalisme ».

Ce concept, d'abord développé dans le contexte américain, a été également transposé à d'autres contextes, dont européens (Van der Pijl et al., 2018 ; Dhoest, 2019 ; Avgeri, 2021). Il explique en quoi le discours d'inclusion, d'acceptation et de tolérance des sujets LGBTQ est intégré dans la consolidation de la citoyenneté nationale américaine qui devient un « exceptionnalisme sexuel ». Ceci permet de créer une frontière et une dichotomie entre « eux » les pays de l'Orient rétrogrades et barbares et « nous », l'Occident, un exemple de civilisation moralement et culturellement supérieure (Manalansan, 2006). Outre la consolidation de l'État Nation, l'homonationalisme peut servir de justification à l'acceptation de discours empreints d'islamophobie et à l'évitement de discuter du sujet de la transphobie et de l'homophobie existant au sein des pays occidentaux.

Durant la procédure de demande d'asile, il est également attendu des candidat·es qu'ils se conforment aux attentes, normes et représentations du modèle identitaire occidental de ce qu'est un·e homosexuel·le (Dhoest, 2019 ; Peumans, 2017), une femme transgenre (Saleh, 2020a ; Avgeri, 2021) ou une personne *queer* (Avgeri, 2021). Ainsi, iels seront plus facilement intelligibles pour les autorités qui traiteront leur demande d'asile augmentant ainsi leurs chances d'obtenir la protection. Le travail de Fadi Saleh (2020a, 2020b, 2020c), anthropologue, spécialisé en anthropologie culturelle, est particulièrement intéressant dans le cadre de ce mémoire. Son étude ethnographique sur des Syrien·nes *queer* et *gender-variant* à Istanbul en 2014 et 2015, ayant appliqué·es pour la réinstallation vers les pays occidentaux montre que la communauté LGBTQ, en Syrie, « Al-Jaw » a toujours été présente. Elle a cependant été rendue visible aux yeux de la communauté internationale suite à la guerre, et à l'humanitarisme qui en a découlé. Pour Saleh (2020c), cette rencontre entre la communauté LGBTQ syrienne et le programme de réinstallation du Haut-Commissariat pour les Réfugiés (HCR) a créé une catégorie homogène « LGBTQ » syrienne d'où est issue la figure du « suffering Syrian gay refugee » (p. 47). La procédure de demande d'asile, à travers le programme de réinstallation, force la communauté LGBTQ syrienne à occulter, en partie, leur réel vécu souvent plus nuancé que lorsque présenté aux autorités en charge de la demande d'asile. Les nombreux termes qu'elle utilisait afin de s'auto-définir, ainsi que les pratiques et comportements en termes de sexualité non-normative en Syrie d'avant la guerre, sont

effacés au profit des catégories et termes intelligibles et reconnus par le régime d'asile, basés sur le modèle identitaire occidental.

2.3. Femmes transgenres migrantes : marginalisation et discrimination à l'intersection du travail du sexe, migration et identité de genre

La littérature portant sur le parcours migratoire des femmes transgenres et le travail du sexe est présenté sous l'angle de deux approches. La première, selon une approche en santé publique et santé sexuelle, qui documente les différents comportements sexuels à risque, y compris ceux liés à une transition de genre non-supervisée et l'impact de ces comportements sur la santé des travailleuses du sexe transgenres (Padilla, Rodríguez-Madera, Varas-Díaz & Ramos-Pibernus, 2016 ; Van Schuylenbergh, Motmans & Coene, 2017 ; Van Schuylenbergh, Motmans, Defreyne, Somers & T'Sjoen, 2019).

Le travail du sexe, même s'il permet à certaines femmes transgenres de gagner des revenus, n'est pas sans risques. Les auteur·ices concluent que ces dernières n'utilisent pas une protection adéquate et systématique avec leurs clients, prennent des risques en lien avec leur transition c'est-à-dire qu'utilisent des hormones et font des injections de silicone sans supervision médicale. La position unique de ces femmes, à l'intersection des discriminations liées à l'identité transgenre, l'ethnicité, la classe sociale et le statut de citoyenneté, font d'elles des personnes marginalisées sur le marché du logement et du travail. Cette marginalisation s'étend également à leur accès aux services sociaux et de santé ce qui a un impact direct sur leur santé (Van Schuylenbergh et al., 2017).

La deuxième, selon une perspective intersectionnelle, alliant la sociologie et l'anthropologie, montre comment le travail du sexe et la migration contribue à la construction identitaire de ces femmes transgenres. Ainsi, des rapports de domination et d'oppression s'imbriquent (identité de genre, classe, nationalité, ethnicité, statut légal etc.) lesquels produisent de multiples discriminations et influencent les décisions migratoires et la construction identitaire des femmes transgenres migrantes et travailleuses du sexe. Les groupes les plus souvent étudiés en lien avec cette thématique sont les femmes transgenres thaïlandaises dite les *Katoeys* (Thongkrajai 2012, 2022 ; Pravattiyagul, 2021) et latino-américaines (Câmara Vale, 2009 ; Negroni, 2011 ; De Montvalon, 2013 ; González, 2018, 2020).

Les auteur·ices ayant traité des travailleuses du sexe transgenres latino-américaines, plus particulièrement des Équatoriennes (Negroni, 2011), Brésiliennes (Câmara Vale, 2009) et multiples nationalités (De Montvalon, 2013 ; Gonzalez 2018, 2020⁵) identifient les différents facteurs et moments-clés similaires dans le parcours de vie de ces femmes qui ont contribué à la construction de leur identité.

La première étape est la découverte de « l'homosexualité par la famille et le départ de la maison familiale » (Negroni, 2011, p. 462) qui constitue « un point de départ dans la construction identitaire des personnes transgenres » (Gonzalez, 2018, p. 12). En effet, depuis l'enfance, les femmes transgenres étudiées confirment qu'elles avaient des tendances qu'elles diraient « d'innées », à adopter des comportements et des codes plutôt dits féminins. Ce refus de « respecter les codes de la masculinité, c'est-à-dire le refus du machisme, l'attitude féminine, attirance pour les hommes, est stigmatisé et sanctionné par la famille » (Gonzalez, 2020, p. 155). Pour Gonzalez (2018), il s'agit « d'un point de départ dans la construction identitaire des personnes transgenres » (p. 12).

En raison des discriminations et des violences vécues au sein de leur famille et de leur communauté, les garçons ou jeunes hommes sont contraints de migrer vers les grandes villes, où la prostitution devient un moyen de survie mais également « un milieu et une identité sociale » (Mathieu, 2007, p. 25 citée dans Gonzalez, 2018). C'est cette deuxième étape que Negroni (2011) qualifie « d'entrée dans l'univers de la rue et de la prostitution » (p. 463) où certains décideront d'entamer un processus de féminisation au sein de l'univers prostitutionnel, un pas de plus vers la construction de leur identité en tant que femmes transgenres.

La troisième et la quatrième étape sont fortement liées car « la socialisation professionnelle dans l'univers prostitutionnel » (Negroni, 2011, p. 467) et « féminisation et du devenir transgenre qui est encadrée par les pairs » (p. 468) s'effectuent de manière simultanée. Ainsi, les plus anciennes transmettent « leur savoir-faire et leur savoir-être » (Negroni, 2011, p. 467) en les initiant à l'activité de prostitution et donnent des conseils

⁵ Équateur, Pérou, Colombie, Argentine et Panama (à Paris) et Pérou, Honduras, Équateur, Colombie, Salvador, Nicaragua (à Madrid).

sur le processus de féminisation, sur la prise d'hormones, les injections d'huile et les interventions chirurgicales vers l'affirmation de leur genre féminin. À noter que ces étapes sont parfois entamées dans le pays d'origine mais qu'elles se poursuivent une fois qu'elles migrent vers l'Europe, la cinquième étape de leur parcours.

La migration vers l'Europe est un processus qui est aidé et accompagné par les pairs déjà installés (Negroni, 2011 ; De Montvalon, 2013 ; Gonzalez, 2020). Ce réseau sera nécessaire au niveau financier, car le prêt contracté auprès des pairs servira à défrayer le voyage et prendre en charge les premières dépenses en Europe, mais également au niveau social, afin de s'insérer dans le réseau prostitutionnel de la ville d'accueil. Un élément important discuté par les différents auteur·ices (Camâra Vale, 2009 ; Negroni, 2011 ; De Montvalon, 2013 ; Gonzalez, 2018) est le lien complexe qu'elles entretiennent avec leur famille une fois leur émigration vers l'Europe. En effet, même si elles ont souvent été rejetées et maltraitées par leurs proches, la plupart d'entre elles vont « regagner un statut auprès de leurs familles » (De Montvalon, 2013, p. 10) en les aidants financièrement grâce à l'argent du travail du sexe.

« Le terme *kathoey*⁶, d'un usage courant aujourd'hui, désigne une catégorie identitaire de genre, socialement reconnue dans la société thaïlandaise » (Thongkrajai, 2012, p. 2). Même si la Thaïlande peut être perçue comme « un paradis gay », plus ouverte par rapport à l'acceptation des minorités sexuelles, il n'en reste pas moins qu'un stigmat social et que les discriminations existent toujours pour les *Kathoey*. Même si toutes les *Kathoey* étudiées ne sont pas toutes travailleuses du sexe, il n'en reste pas moins que le travail du sexe ou à tout le moins, des transactions sexuelles, occupent une place centrale dans leur parcours de vie et de migration.

Les autrices (Thongkrajai, 2012, 2022 ; Pravattiyagul, 2021) présentent les facteurs qui motivent les *Kathoey* à migrer vers l'Europe, soit la discrimination dont elles font l'objet

⁶ « Il peut englober les personnes suivantes : 1) un homme efféminé qui ne se travestit pas ; 2) un homme qui se travestit occasionnellement ou de manière permanente ; 3) un homme qui se travestit occasionnellement ou de manière permanente, qui prend des hormones féminines ou qui commence sa transition, sans pour autant envisager une opération de changement de sexe à l'avenir ; 4) un homme qui a subi une opération de réassignation de sexe ; 5) un homme qui est attiré par un autre homme » (Matzner, 2001, p. 2 cité dans Thongkrajai, 2012).

dans leur pays d'origine, l'espérance d'améliorer leur statut social et économique et de vivre une vie affective et relationnelle normale avec un ou une partenaire. Dans ces études, un accent est placé sur l'importance des relations que les *Kathoey* entretiennent avec leur partenaire Européen, *farang*, rencontré en Thaïlande, en ligne dans le cadre du travail du sexe, ou alors en Europe.

Thongkrajai (2012) affirme que :

Elles (les *Kathoey*) entretiennent des relations et des échanges économiques, sexuels et/ou affectifs avec des partenaires Européens (*farang*), permettant dans certains cas une hypergamie, et est également un moyen d'échapper aux sanctions sociales et aux pressions discriminatoires dictées par les normes familiales selon le modèle hétérosexuel » (Thongkrajai, 2012, p .7).

La migration en Europe et leur relation avec leur *farang* est aussi un moyen pour elle « de consolider et vivre leur genre féminin au quotidien et de consolider leur identité de femme » (Thongkrajai, 2012, p. 7). Ainsi, leur relation avec un homme européen leur permet donc de vivre dans un couple répondant aux normes hétéronormatives, ce qui aurait été plus difficile dans le contexte thaïlandais avec un homme Thaï.

2.4. Discriminations et violences : du pays d'origine jusqu'au pays d'accueil

Une partie importante de la littérature fait état des discriminations et des violences vécues par les femmes transgenres migrantes tout au long de leur parcours migratoire. Plusieurs études s'inscrivant dans les domaines de la psychologie, de la santé mentale et de la santé publique décrivent l'impact que ce parcours difficile a sur la santé mentale des personnes concernées.

La littérature en lien avec l'expérience de la communauté LGBTQ migrante dans les pays occidentaux contraste et démontre l'écart important entre les attentes et les espoirs en matière d'amélioration de leurs conditions de vie et la réalité dans laquelle elles vivent, souvent empreinte de violences et de discriminations (Van Der Pijl et al., 2018 ; Falek, 2019 ; Alessi, Kahn, Greenfield, & Manning, 2020 ; Ussher et al., 2020).

Dans leur étude sur les femmes transgenres réfugiées en Hollande, Van der Pijl et collègues (2018) confirment que ce groupe se sent « invisible » aux yeux de l'état hollandais, et affirme être exclu et discriminé du marché du travail et de l'accès aux services de santé nécessaires à leur processus d'affirmation de genre. Les femmes

transgenres réfugiées rencontrées expriment également le sentiment d'insécurité qu'elles ressentent dans les espaces publics, souvent victimes de racisme et de transphobie et ce, même au sein de la communauté LGBTQ. Au niveau de l'impact sur la santé mentale, il a été démontré que les personnes transgenres sont encore plus à risque de suicide, de souffrir d'anxiété, de dépression et d'abus de substances. Cette détresse mentale plus élevée peut être expliquée par:

(...) the complex role of additional stressors experienced by this population in relation to their LGBTQ+ identities, such as complex childhood abuse, life-long victimisation, abuse by immigration officials and other state actors, and systematic barriers during the asylum-seeking process. (Hermaszewska et al., 2022, p. 1)

On retrouve d'ailleurs un certain nombre d'études dans le contexte libanais portant sur le lien entre les discriminations, les violences vécues par ce groupe et le stigmate social dont elles font l'objet et les impacts négatifs sur leur santé mentale et physique (Kaplan, El Khoury, Lize, Wehbe & Mokhbat, 2019, 2020 ; Orr et al., 2022 ; Clark et al., 2021). Ainsi, parmi cette population il a été observé qu'il y a une plus grande prévalence de comportements sexuels à risque, stress post-traumatique, dépression et anxiété.

2.5. Queer settlement et la résilience : agentivité et résilience au sein de la société d'accueil

Même si les personnes LGBTQ, en situation de migration font face à d'énormes défis et difficultés, certains auteur·ices mettent en lumière le fait qu'elles ne sont pas seulement des « victimes » mais également qu'elles font preuve « d'agentivité » et de résilience en mettant en place des stratégies afin de s'adapter, s'intégrer et se forger une identité propre dans un nouveau pays. La recherche anthropologique de Martin F. Manalansan IV (2003) sur les hommes gais des Philippines établis aux États-Unis a été pionnière dans le domaine du genre, sexualité et migration. En effet, l'auteur montre la manière dont ces hommes, à l'intersection des rapports de classe sociale, de race et d'ethnicité négocient entre leurs multiples identités et construisent l'identité sociale de *bakla*⁷. Cette identité, dont la sexualité est un facteur important, leur permet de résister à une forme d'assimilation à l'identité homosexuelle hégémonique américaine. Elle est également un

⁷ "Indeed, while *bakla* conflates the categories of effeminacy, travestism, and homosexuality and can mean one or all of these different contexts, the main focus of the term is that of effeminate mannerism, feminine physical characteristics (i.e., small, frail bodies, delicate facial features, and so on), and cross-dressing." (Manalansan, 2003, p. 25)

mode de résistance à l'exclusion, à l'orientalisation et au racisme auxquels ils sont confrontés et leur permet de se créer un sens de communauté et de famille, nécessaire à leur (sur)vie aux États-Unis.

Les personnes transgenres en situation de migration, qu'elle soit internationale (Van der Pijl et al., 2018) ou à l'intérieur même des frontières de leur pays (Husakouskaya, 2017 ; Gamarel et al., 2021) ont le besoin fondamental d'accéder à des services spécifiques qui pourront les supporter dans leur processus d'affirmation de genre. Ainsi, un cadre légal favorable aux personnes LGBT, et permettant dans le cas de personnes transgenres, d'avoir accès à leurs droits et à des services spécifiques de santé, favorisera leur « societal affirmation of gender » (Hermaszewska et al., 2022, p. 9) qui est étroitement liée à leur résilience, le fait de pouvoir vivre une vie « normale » et de mieux s'intégrer au sein du pays d'accueil (Stella, Flynn & Gawlezicz, 2018).

L'acceptation de la part de la famille et de la communauté est également un moyen pour les migrant·es transgenres de trouver une forme de support psycho-social et de favoriser une meilleure santé mentale (Hermaszewska et al., 2022). Manalansan (2003) présente également l'importance de la famille comme réseau de support pour les populations *queer*, qu'elle soit la famille biologique, ou encore la « famille choisie » (Kim & Feyissa, 2021), c'est-à-dire celle qui est construite afin de combler la perte du support de la famille biologique. Une ambivalence existe cependant dans la relation avec la famille biologique, où les personnes LGBT doivent garder le silence au sujet de leur sexualité auprès de certains membres de leur famille, et choisir de la révéler auprès d'autres (Manalansan, 2003 ; Peumans, 2017). Le militantisme pour les droits et la reconnaissance des personnes LGBTQ racisées a également été étudié comme une manière de créer un sens de communauté et de résilience (Lachheb, 2021).

Chapitre 3 : Cadre théorique : la stigmatisation et les violences de genre comme conséquence de l'hétéronormativité et de la masculinité hégémonique

3.1. L'ordre de genre : entre hétéronormativité et masculinité hégémonique

Tel que défini par Bereni et collègues (2020), le genre est un « ordre normatif » et dans cet ordre de genre, les individus sont contraints à « adopter des manières d'être et de faire conformes à la définition sociale de « son » sexe – sanctionnant les individus qui dévient de ces normes de genre » (p. 7). Dans ce système genre, on observe la primauté de l'hétéronormativité qui est défini comme :

Le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. (Butler, 2005, p. 24 citée dans Clair, 2012).

Cette hétérosexualité obligatoire et normative « gouverne tant ceux et celles à l'intérieur de ses frontières qu'elle marginalise et sanctionne ceux et celles en dehors » (Rich, 1980 citée dans Jackson, 2015).

Au sein de l'ordre de genre, il existe des rapports de pouvoir et une hiérarchisation non seulement entre les hommes et les femmes, mais également, entre les hommes eux-mêmes. La sociologue australienne Raewyn Connell (2014) a donc défini une typologie des masculinités⁸ afin de démontrer les rapports entre les différentes masculinités et leur position au sein de l'ordre de genre. Connell (2014) définit la masculinité hégémonique comme :

La configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat. En d'autres termes, elle garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes. (Connell, 2014, p. 74)

Il s'agit du modèle dominant de la masculinité, qui est difficilement atteignable par une majorité d'hommes, mais qui reste la norme dans les différentes représentations de la masculinité et dans la manière dont les garçons sont socialisés. La masculinité hégémonique ne suppose pas seulement la subordination des femmes aux hommes, mais

⁸ Masculinité hégémonique, masculinité subordonnée, masculinité complice et la masculinité marginalisée

également celle de tous les autres hommes ne correspondant pas à ce modèle. La masculinité subordonnée est celle qui est inférieure aux autres masculinités car elle se rapproche trop de la féminité. Selon Connell (2014), la masculinité gay, est l'exemple probant de la masculinité subordonnée et les pratiques de subordination des hommes hétérosexuels envers les hommes homosexuel se concrétisent à plusieurs niveaux, que ce soit à travers la violence symbolique, juridique, physique et verbale. En effet, les violences de genre doivent être analysées dans un contexte plus large du système de genre, qui impose des normes en termes de ce qui est défini comme « féminin » et « masculin » mais également en termes de sexualité. Ainsi, Debonneville et Lieber (2021) définissent les violences de genre comme « la pluralité d'actes, d'ordre psychologique, physique ou sexuel, qui viennent sanctionner ce qui peut être vu comme des transgressions de l'ordre sexué et permettent de réaffirmer la dimension structurelle des rapports de pouvoir » (p. 88). Que ce soit dans l'espace public ou dans l'espace domestique, ces violences contribuent à maintenir la domination masculine et à « rappeler à l'ordre toute personne dont l'expression et la sexualité transgressent ou ne se conforment pas au modèle hétéronormatif » (Deshoulières, 2014, p. 58). Ces transgressions sont souvent plus acceptables pour les filles, mais pour les garçons, qui adoptent des comportements féminins, qui ne conforment pas aux normes de virilité, ou encore ont des relations sexuelles homosexuels, risquent d'être associés à la figure du « pédé » et peuvent subir « des sanctions allant va de l'ostracisme à l'insulte, du harcèlement à la violence physique » (Clair, 2012, p. 70).

3.2. Stigmatisation

3.2.1. Définition goffmanienne du stigmaté

C'est dans la perspective de la sociologie interactionniste, qui met au cœur l'étude des interactions entre les individus, que le sociologue américain Erving Goffman a développé le concept de « stigmaté » en 1963⁹. Goffman (1975) explique que les individus ont une « identité sociale virtuelle » et « une identité sociale réelle » et que le stigmaté est « un attribut qui présente un désaccord particulier entre les identités sociales virtuelle et réelle » (p. 12). Cet attribut, peut mener au discrédit profond de la personne, sachant que

⁹ L'Édition française « Stigmaté, les usages sociaux des handicaps » publiée en 1975 sera utilisée comme référence.

dans l'interaction sociale avec les « normaux », si la différence « est connue ou visible », l'individu sera aussitôt « discrédité » alors que si elle n'est « ni connue, ni immédiatement perceptible », l'individu sera « discréditable » (Goffman, 1975, p. 14).

Dans le cadre social, les « normaux » ont pour rôle de soutenir et d'appliquer une certaine norme. Certains « normaux » soutiennent et agissent en toute bienveillance avec les personnes stigmatisées, et Goffman les qualifie « d'initiés ». Cependant, les personnes stigmatisées ne seront jamais perçues comme « tout à fait humaine » (Goffman, 1974, p. 15) et c'est pour cela que les normaux mettront en place des pratiques de discrimination. Selon le sociologue, le stigmate est en quelque sorte contagieux, et d'autres « initiés » par exemple, les membres de la famille d'une personne stigmatisée « seront obligés de prendre sur eux une partie du discrédit » (Goffman, 1975, p. 43).

3.2.2. Itinéraire moral : la découverte du stigmate et les stratégies pour y faire face

Un élément important de la théorie de Goffman est « l'itinéraire moral » qui est une trajectoire personnelle partagée par les personnes stigmatisées. Dans un premier temps, ces dernières intègrent dans leur processus de socialisation le « point de vue des normaux et les images de soi proposées par la société » (Goffman, 1975, p. 46). Par la suite, elles découvrent qu'elles possèdent le stigmate et les potentielles conséquences qu'il aura au quotidien. La manière et le moment dont la personne découvrira son stigmate dépendent de son environnement social. Par exemple, l'individu ayant grandi dans une famille qui contrôle l'information en lien avec son stigmate, et qui le protège, apprendra sa situation une fois qu'il sera confronté aux « normaux » lors de son entrée à l'école. Un individu ayant été socialisé dans un milieu éloigné de la « société des normaux » (Goffman, 1975, p. 49) devra également réapprendre les codes des « normaux » à leur contact. Goffman (1975) mentionne que le moment où la personne apprend qu'elle possède un stigmate est un moment clé car « il se voit précipité dans une nouvelle relation avec les personnes ayant le même stigmate » (p. 50). Selon Goffman (1975), cette appartenance à un groupe de semblables est nécessaire car elle sera pour la personne stigmatisée une source d'acceptance, de soutien moral et de réconfort.

Un point commun dans l'itinéraire moral des personnes stigmatisées sont les techniques qu'elles mettent en place afin d'effectuer le « contrôle de l'information en lien avec leur

identité personnelle » (p. 57). Les stratégies diffèrent selon l'information sociale déjà disponible dans l'interaction avec les normaux, c'est-à-dire si l'individu est « discrédité » (stigmate visible) ou « discréditable » (stigmate qui n'est pas immédiatement perceptible).

Le contrôle de l'information pour l'individu « discrédité » est nécessaire afin de gérer la tension et le malaise dans sa relation avec les normaux. Ainsi, il utilise ce que Goffman appelle « les couvertures », tel qu'un équipement comme des lunettes noires pour les aveugles, ou encore l'humour, afin de réduire les tensions dans l'interaction. Pour l'individu « discréditable », le contrôle de l'information lui permet de ne pas passer dans la catégorie du discrédité.

La technique du « faux semblant » (Goffman, 1975, p. 91) où l'individu dissimulera son stigmate en adoptant le comportement des « normaux » est utilisée. Goffman prend l'exemple d'un homme homosexuel, qui met en place un certain isolement dans ces relations afin d'éviter d'être découvert, de maintenir ses distances avec les « normaux » et les personnes de son groupe, et maintenir son anonymité en vivant dans une région éloignée de sa famille. Goffman mentionne l'importance des différents lieux « interdits, ouverts et réservés » (p. 102) pour les individus stigmatisés où ils peuvent, plus ou moins aisément, dissimuler leur stigmate ou alors choisir de le révéler sans conséquence.

Finalement, la personne stigmatisée peut choisir de divulguer l'information, ce qui lui permettra d'afficher son stigmate et de, par la suite, gérer les interactions sociales qui s'en suivront. En choisissant de divulguer l'information, Goffman (1975) affirme qu'il puisse à terme, apprendre à « s'accepter et à se respecter tel qu'il est » (p. 123). Cependant, cette technique peut également avoir des conséquences dramatiques si la personne en possession de cette information décide par exemple de faire du chantage. Finalement, il est important de mentionner que, Goffman (1975) à travers son ouvrage, mentionne l'impact de constamment contrôler l'information et la tension dans leurs interactions avec les « normaux » sur la santé mentale des personnes stigmatisées. Il mentionne l'isolement, l'angoisse, parfois l'agressivité et le désarroi. La quête de l'acceptation par les « normaux » est également un élément essentiel du parcours de vie d'un individu stigmatisé.

3.2.3. La stigmatisation : au-delà de Goffman

Si Goffman a posé le cadre théorique en lien avec la stigmatisation, d'autres auteur·ices ont utilisé le concept au fil du temps. C'est le cas de Mizock et Mueser (2014), qui, dans un article publié dans la revue de l'American Psychology Association, présentent les stratégies d'adaptation mises en place par les personnes transgenres ayant un « double stigmaté ». Celui lié à leur identité de genre dont la stigmatisation s'exprime sous la forme de la transphobie, mais également sous forme du « stigmaté internalisé » lorsqu'elles souffrent de problématiques de santé mentale. Ces stratégies d'adaptation sont intimement liées à ce que les autrices qualifient de « résilience » et font référence aux « internal resources that enhance coping. In other words, resilience « emerges from a system of specific beliefs that interact with environmental stressors to determine an individual's coping skills » (p. 147).

Mizock et Mueser (2014) déclinent les stratégies d'adaptation de 55 personnes transgenres participantes en trois niveaux, individuel, interpersonnel et systémique. Au niveau individuel, elles ont observé 4 stratégies, soit le « gender-normative coping, self-affirmative coping, emotional-regulation coping et le cognitive-reframe coping » (Mizock & Mueser, 2014, p. 153). Le *gender normative coping* se réfère à la manière dont la personne tentera de dissimuler son identité de genre sous la forme de *passing*¹⁰ mais aussi en adoptant des comportements ou des attitudes typiquement « féminins » ou « masculins ». Les trois autres stratégies sont plutôt liées à la manière dont la personne entreprendra de gérer ses émotions face à la transphobie, en tentant de maintenir son estime de soi mais également une attitude positive.

Au niveau interpersonnel, elles ont observé deux stratégies, soit le « social-relational coping et le preventative-preparative coping » (Mizock & Mueser, 2014 p. 153). Ces stratégies se réfèrent d'une part aux relations sociales créées qui permettent de faire face à la transphobie et d'autre part au choix de l'individu de divulguer ou non des informations en lien avec son identité de genre, et de fréquenter des lieux susceptibles d'accepter sa transidentité.

¹⁰ « Le terme *passing* initialement emprunté au vocabulaire ethno-racial, permet de désigner l'attitude consistant pour un personne trans à *passer* pour une personne cisgenre [...] *le passing* renvoie à des enjeux de vie quotidienne face à la transphobie ordinaire, la sécurité dans l'espace public et la confrontation aux administrations avec des papiers d'identité discordants. » (Beaubatie E. cité dans Bereni et al., 2020, p. 56)

Au niveau systémique, Mizock et Mueser (2014) ont observé 4 stratégies, dont le « disengagement coping » (p. 153) qui vise à éviter toute source de transphobie, ce qui prend souvent la forme de l'isolement. Le « resource-access coping » constitue la démarche proactive d'aller chercher des ressources auprès de services professionnels ou encore de pairs. Le spiritual and religious coping est la stratégie afin de retrouver une forme de spiritualité et de religiosité, qu'elle soit individuelle ou en groupe. Et finalement, elles ont observé le « political-empowerment » qui consiste à s'engager à défendre et à éduquer les personnes aux droits des personnes transgenres.

3.3. Le concept de l'intersectionnalité : un prisme d'analyse de la discrimination

Tel que mis en lumière dans l'état de l'art, une approche intersectionnelle est nécessaire afin de mieux comprendre les causes de la stigmatisation, de la marginalisation et de la discrimination vécues par les femmes transgenres en situation de migration.

C'est la juriste américaine Kimberley Crenshaw (1991), s'inspirant des apports théoriques du *Black Feminism* qui a d'abord développé le concept d'intersectionnalité. Elle a ainsi démontré qu'afin de mieux comprendre l'exclusion et la discrimination des femmes noires au sein de trois domaines soient, la loi antidiscriminatoire, la théorie féministe et les politiques anti-racistes, il est nécessaire d'analyser leur situation et leur expérience à l'intersection de la race et de leur sexe. Ainsi, ces femmes vivent de la discrimination et de l'oppression du fait qu'elles sont des femmes noires, et que si l'analyse n'avait été faite que du point de vue de leur sexe ou de leur race, il n'aurait pas été possible de comprendre entièrement les discriminations et les oppressions auxquelles elles font face. Le concept d'intersectionnalité a évolué au fil du temps. Danièle Kergoat, sociologue française issue de la pensée *féministe matérialiste* propose *la consubstantialité et la coextensivité des rapports sociaux*. Elle affirme que les rapports sociaux sont consubstantiels formant « un nœud qui ne peut être séquencé au niveau des pratiques sociales, sinon dans une perspective de sociologie analytique » (Kergoat, 2009, p. 112) et coextensifs car les rapports sociaux de classe, de genre et de race « se reproduisent et se co-produisent mutuellement » (Kergoat, 2009, p. 112). Finalement, le sociologue canadien transgenre Kylan Mattias de Vries (2015) a développé un modèle intersectionnel basé sur l'expérience des personnes trans de couleur aux États-Unis. Il

propose ainsi douze catégories sociales d'analyse : « la race, le genre, la sexualité, la classe, la nationalité, la capacité, la langue, la religion, la culture, l'ethnicité, la taille corporelle, et l'âge » (p. 5) qui permettent de mieux comprendre la marginalisation, l'exclusion et la discrimination des personnes trans de couleur qui ont participé à son étude. La complexité des expériences vécues par les participantes à ce projet de mémoire nécessite un modèle qui va au-delà de l'intersection genre-race-classe, plus communément utilisée et c'est pourquoi le modèle de De Vries est particulièrement intéressant.

Chapitre 4 : Méthodologie : être à l'écoute d'un parcours de vie difficile

4.1. Première série d'entretiens : le récit de vie

La méthodologie employée pour la récolte de données dans le cadre de ce mémoire est de type qualitatif. Étant donné le nombre réduit de participantes, il était nécessaire de récolter un maximum de données et c'est ainsi que cinq des six participantes ont été vues à deux reprises. Dans un premier temps, un entretien de type récit de vie, basé sur la méthodologie de Bertaux (2016) a été effectué avec les six participantes. Les entretiens ont duré entre 50 et 90 minutes et se sont déroulés en arabe dialectal syrien, au domicile des participantes, ce qui a permis de créer un lien de confiance d'avoir un échange dans un lieu sécuritaire.

Bertaux (2016) préconise le lancement de l'entretien avec une question commençant par le verbe *raconter*, afin d'encourager la forme narrative de l'entretien. Étant donné que je m'intéressais au parcours migratoire de ces femmes, cette méthode d'entretien était particulièrement pertinente car je leur ai demandé de raconter leur vie « comme si elle était l'objet d'un roman » et quelles ont été les étapes traversées afin de devenir qui elles sont aujourd'hui en scindant leur récit en quatre périodes : (1) Vie en Syrie; (2) Guerre en Syrie; (3) Départ et vie en Turquie ou au Liban ; (4) Arrivée et Vie en Belgique.

Mon guide d'entretien contenait des thématiques à aborder et des questions à utiliser afin de relancer les participantes au besoin (Annexe 1 - Guide d'entretien-Récit de vie). Une écoute active, attentive et emphatique a été nécessaire tout au long des entretiens. J'ai trouvé cette méthode particulièrement appropriée car elle permettait une conversation fluide et quasi-informelle avec les participantes et donnait une liberté aux participantes de raconter ce qu'elles voulaient sans être trop dirigées.

Ainsi, je n'ai jamais insisté pour qu'elles me racontent des souvenirs douloureux, et si elles décidaient de me les partager, il s'agissait de leur choix. Tel que recommandé par Bertaux (2016), dès la fin de tous les entretiens (récit de vie ou semi-structurée), je notais tout ce qui m'avait interpellé et questionné, ainsi que des éléments importants dans un cahier de terrain (Annexe 2 – Cahier de terrain). Je passais souvent un après-midi entier chez les participantes lors des entretiens. Nous partagions un café ou un repas ce qui était aussi l'occasion de discuter de plusieurs autres sujets hors du contexte de l'entrevue. Ce moment, empreint de toute l'hospitalité syrienne, était convivial et contribuait à atténuer la position de pouvoir propre à l'étudiante-chercheuse (voir section 4.4.).

4.2. Deuxième série d'entretiens : l'entretien semi-structuré

Dans un deuxième temps, un entretien de type semi-structuré s'est déroulé avec cinq des six participantes (Annexe 3 – Guide d'Entretien-Stratégies d'adaptation). Ils ont duré entre 20 et 60 minutes. Ces entretiens avaient pour focus les stratégies d'adaptation et les ressources mobilisées par les participantes afin de faire face à la violence, la discrimination et la stigmatisation et l'impact que leurs expériences avaient eues sur leur santé mentale. Le résultat de ce deuxième entretien a été mitigé et sa trop courte durée, soit de 20 minutes dans le cas de deux participantes, en est révélatrice. Pour quatre participantes, ce deuxième entretien n'a pas permis d'amener beaucoup de nouveaux éléments car la plupart avaient déjà été mentionnés dans le récit de vie. Pour une participante cependant, c'est lors du deuxième entretien où elle s'est montrée plus ouverte au niveau de ses émotions et de sa santé mentale, ce qui a enrichi la collecte de données. J'ai senti que ce type d'entretien était moins approprié car un peu plus formel et cadré où j'avais l'impression que les participantes voulaient me donner une « bonne réponse » qui correspondait à mes attentes. Par contre, le fait de revoir les participantes

après quelques mois a permis de mettre à jour certaines informations recueillies lors du premier entretien. Également, j'étais en contact WhatsApp avec les participantes pour des questions de précision que j'envoyais par message vocal.

4.3. Traduction et analyse

Les entretiens se déroulant en langue arabe, la traduction des canevas d'entretiens ainsi que des données récoltées, a été un élément crucial. J'ai d'abord formulé mes questions en français et ensuite je les ai traduites en arabe dialectal syrien. Afin de m'assurer que mes questions seraient comprises, je les ai vérifiées avec une femme transgenre syrienne libanaise parlant le français et l'arabe que j'ai rencontrée à travers une des participantes et qui m'a également aidé pour le recrutement. Cette étape a été nécessaire car cela a permis de mieux formuler certaines questions, mais également de les simplifier et de leur donner le sens désiré.

La traduction et la transcription des données récoltées ont été un travail colossal. Pour un entretien d'une durée d'une heure, dix heures de traduction, transcription et vérification étaient nécessaires afin d'arriver à une transcription fidèle en français. J'ai eu le support de deux amis arabophones qui m'ont aidée plus particulièrement avec les expressions plus difficiles à traduire de manière littérale. Une fois les données traduites et transcrites, j'ai préconisé la méthode d'analyse comparative telle que proposée par Bertaux (2016) afin d'identifier les récurrences dans les différents récits, les thématiques saillantes mais également les éléments de différentialité.

4.4. Questions d'éthique et de positionnement

Les participantes interrogées dans le cadre de ce projet de recherche ont certaines vulnérabilités en lien avec leur parcours migratoire et leur contexte de vie particulièrement difficile. L'article de la chercheuse Martha Montero-Sieburth (2020), qui explique les dilemmes éthiques et les défis que posent la recherche ethnographique avec un public migrant ayant des vulnérabilités, a été un guide important tout au long du processus d'entretien. Ce texte a fait émerger plusieurs questions en lien avec mon positionnement en tant que femme cisgenre, blanche enquêtant sur des femmes transgenres racisées mais également, celle de la distance avec les participantes.

D'une part, les récits intimes des participantes étaient tous empreints de violence de plusieurs types, (verbale, physique et sexuelle). Ils étaient parfois très confrontant à recevoir surtout lorsqu'ils impliquaient des violences perpétrées par des membres de leur famille durant leur enfance. Les récits, pour la plupart, ont été ponctués de pleurs et de lourds silences, et le fait de les traduire et de les transcrire faisaient en sorte que je devais écouter à multiples reprises des passages particulièrement difficiles.

D'autre part, suite à la lecture d'un livre écrit par une autrice transgenre racisée, Jin Haritaworn (2015) dans le cadre d'un cours de sociologie, j'ai été particulièrement sensible à un constat présenté qu'au sein de plusieurs domaines, académiques ou dans l'associatif, des académiques ou travailleurs·euses cisgenres, blanc·hes, qui sont dans une position de pouvoir, utilisent le corps et l'expérience des personnes transgenres racisées comme source de données pour mettre en œuvre leur travail et en accumule donc une valeur qui est retirée aux personnes concernées. Il est certain que cette recherche n'aurait pas été possible sans les récits difficiles qui m'ont été livrés et donc, j'ai fait le choix de redonner à ces femmes en continuant de les accompagner dans certaines démarches administratives à titre personnel, et ce, jusqu'à maintenant.

En effet, avant de commencer ce projet de recherche, je soutenais déjà à titre personnel quatre des six participantes dans certaines démarches administratives (SPF handicap, soins de santé, écoles de français) ou communications avec le Centre Public d'Action Sociale (CPAS). Ainsi, il était impossible de garder une distance « objective » avec les participantes. D'une certaine manière, ceci a été bénéfique car j'ai su développer et maintenir un lien de confiance avec elles et également, de mieux comprendre les défis et les difficultés auxquels elles font face afin d'obtenir le support au niveau de leur santé mentale et de leur intégration en Belgique. Petit à petit, j'ai senti que je devenais une personne ressource pour certaines d'entre elles mais également pour leur petit groupe d'amis·es toustes réfugié·es syrien·nes, ayant besoin d'un support pour la traduction de certains documents, lors de rendez-vous important ou alors dans la communication avec les différentes institutions. Il est certain que d'être une « personne ressource » pour leurs démarches administratives me donne une position de pouvoir et je fais très attention à ne pas prendre de décisions pour elles, ou alors donner mon opinion quant à leur situation.

Cette position de pouvoir s'est atténuée au fil du temps, ou à tout le moins, la relation est devenue un peu plus horizontale car j'ai aussi commencé à être invitée par certaines afin de prendre un thé ou un café, ou partager un repas à la maison hors du contexte du projet. Une fois les entretiens terminés, j'ai également invité toutes les participantes chez moi pendant le Ramadan où j'ai organisé un repas d'*Iftar* pour les remercier d'avoir participé à mon projet. Je ne suis pas de confession musulmane mais connaissant l'importance de du Ramadan pour elles, je trouvais nécessaire de le souligner. De plus, nous fréquentons la même zone au centre-ville et il arrive souvent que nous nous croisions par hasard et prenions un verre avec nos ami·es respectif·ves.

Le fait que je sois une femme cisgenre hétérosexuelle ne semble pas avoir créer de barrière entre les participantes et moi-même, mais a plutôt alimenté nos sujets de discussions. En effet, le fait d'avoir une préférence sexuelle partagée pour les hommes nous permet d'élaborer sur la difficulté d'être en couple ou de trouver un homme répondant à nos besoins et à nos attentes. Un autre sujet de discussion important est celui des chirurgies plastiques, des hormones et des différents moyens pour rendre leur apparence plus féminine (vêtements, perruques, maquillage). C'est là où la différence entre le fait que je sois une femme cisgenre et elles, des femmes transgenres, se fait sentir. N'étant pas très féminine selon leurs standards, elles me donnaient souvent des conseils afin d'améliorer mon apparence. Étant moi-même à l'approche de la quarantaine, elles m'ont conseillé plusieurs fois d'avoir recours au botox ou au filler afin de réduire les signes de l'âge. Je ressortais souvent de nos rencontres en étant un peu plus insécure face à mon âge et à ma féminité qui est plus « masculine » que la leur. Je remettais en question mon apparence, en me demandant si réellement je devais faire une séance de filler ou de botox ou m'habiller autrement.

Pour conclure, mon intérêt pour la problématique présentée dans ce projet de recherche émane de mon expérience professionnelle à First Steps ¹¹ où j'ai accompagné, entre 2016 et 2018, deux des participantes à cette étude. Au contact de ces dernières, mais également d'autres réfugié·es syrien·es LGBT, j'ai découvert leur immense courage et force de caractère. Les récits présentés dans la prochaine section font état de parcours et

¹¹ Il s'agit ici d'un pseudonyme.

d'expérience de vie marqués par des traumas liés à la stigmatisation, la violence, la guerre et l'exil qui sont nécessaires de reconnaître et de comprendre pour toute personne souhaitant s'investir et travailler auprès de ce public. Mon expérience professionnelle, combinée aux informations recueillies dans le cadre de ce projet de recherche, m'ont fait réaliser que ces personnes ont certes des vulnérabilités. Cependant, elles sont également vulnérabilisées par un système d'accueil et d'intégration en Belgique qui n'a pas les ressources pour prendre en compte leurs besoins spécifiques et les supporter pour surmonter leurs défis et développer leur plein potentiel. Une partie de ma motivation vient du fait que les informations présentées dans ce mémoire puissent être mises à disposition et sensibiliser des professionnel·les appelé·es à travailler avec ce public. Également, ce projet est un moyen de remettre à l'avant plan la Syrie, qui est devenue à présent une « crise oubliée » et dont nous entendons très peu parler. Ayant travaillé en Syrie pour une organisation humanitaire en 2019, j'ai été à même de constater les conséquences terribles et durables de la guerre civile. Ce mémoire m'a donc permis de mieux comprendre ce pays et ce conflit, mais sous les différentes perspectives des participantes.

4.5. Méthode de recrutement

Les participantes aux entretiens effectués dans le cadre de ce mémoire ont toutes été recrutées grâce à l'échantillonnage boule de neige. Tel que mentionné dans la section précédente, je connaissais déjà deux des participantes les ayant supportées dans leurs différentes démarches d'installation en Belgique en 2016-2018 dans le cadre de mon travail à First Steps. Des démarches additionnelles auprès de différentes associations LGBTQIA+ à Bruxelles (Rainbow House Refugee Committee, InQlusion, Merhaba), en Flandres (Çavaria) et en Wallonie (Maisons Arc-en-Ciel de Mons et Liège), ont été effectuées afin d'élargir le nombre de participantes sont restées sans résultats. Seules les structures de logements de transition dans le cadre du projet Transition vulnérables (TVU) de Caritas à Liège, financé par Fédasil, ainsi que celle d'hébergement d'urgence et Le Refuge à Bruxelles répondu par la positive ayant hébergé deux réfugiées syriennes transgenres. Cependant, ces dernières avaient déjà été recrutées grâce aux autres participantes.

4.6. Limites

La première limite de ce projet de recherche est le nombre réduit de participantes. Les recherches effectuées me permettent d'affirmer avec quasi-certitude qu'elles ne sont que six en Belgique. Les données recueillies ne permettent donc pas de faire une généralisation à toutes les femmes transgenres syriennes mais s'inscrivent plutôt dans une démarche qui permet d'explorer leur vécu et leurs expériences. La deuxième limite concerne le deuxième entretien semi-structuré. En effet, le peu de nouvelles données récoltées avec quatre des six participantes reflètent probablement une méthode n'étant pas adaptée aux participantes ou encore, le fait que les questions ne permettaient pas de récolter de nouvelles données. La troisième limite est le fait que je n'ai pas réussi à faire un deuxième entretien avec la participante 6. En effet, il a été difficile d'obtenir un premier entretien avec cette dernière car elle m'a révélé être très méfiante. C'est seulement après m'avoir rencontrée par hasard chez une autre participante qu'elle a accepté de participer à la recherche.

Chapitre 5 : Présentation des résultats : survivre, transitionner et s'intégrer¹²

5.1. Vie en Syrie

5.1.1. La découverte du stigmaté : « Je n'ai jamais été un garçon. »

Les six participantes, dès leur jeune âge, ne s'identifiaient pas à l'identité de genre masculine qui leur avait été assignée à la naissance. Elles relatent le sentiment et la conviction d'être une « fille », ainsi qu'une préférence pour les vêtements et les jeux dits « féminins ». Toutes avaient également une préférence sexuelle pour les garçons. Il est intéressant de constater que les six participantes affirment que leur identité de genre féminine n'est pas une intention ou un choix, mais plutôt quelque chose « d'inné », qu'elles ont été « créées » comme cela. À ce propos, la participante 1 qui a vécu comme femme transgenre en Syrie :

¹² Afin de faciliter la lecture de la présentation des résultats, il est nécessaire de lire attentivement l'Annexe 4 qui présente les participantes à ce projet de recherche.

Je te dis, depuis que j'ai 10-11 ans je mets du maquillage. Pas beaucoup de maquillage comme maintenant mais un peu de rouge à lèvres, un peu de *khôl*... Je mettais les jupes de mes sœurs. C'est comme ça depuis que je suis petite... Je n'accepte rien de masculin... Des vêtements pour hommes par exemple je n'accepte pas. Pas même un pyjama (rires) ! Non rien, non !!! Même pas des chaussettes... Quelque chose de masculin je ne mets pas sur mon corps c'est comme cela. Je ne l'accepte pas. Et ça a été comme ça pour moi, depuis que je suis petite. Je suis convaincue d'être comme cela... Je suis comme cela. Trans... Le Dieu de cette Terre m'a créée comme cela. Ce n'est pas une lubie. Depuis que je suis petite je n'ai pas arrêté de mettre du maquillage. J'aime le maquillage, j'aime les vêtements de femme. J'aime être une femme.

La participante 3 qui a vécu comme femme transgenre en Syrie en réponse à la question :
« Et donc toi, tu ne t'es jamais considérée comme « gai » ? :

Non, femme. Une femme. Je n'ai jamais été un garçon. Ça me faisait mal si quelqu'un me le touchait (elle fait le signe d'un pénis).

La participante 6 qui a commencé sa transition sociale et médicale en Turquie explique la raison de sa transidentité :

Huit filles et un garçon. Je vais te dire, les gênes de mon père et ma mère n'amènent pas de masculinité, que de la féminité... Parce qu'ils ont eu 8 filles, et après moi... C'est impossible que je sois normale. Comment je peux être normale ? C'est certain que je serai « khounsat » (mot qui veut dire hermaphrodite en arabe).

La participante 4, qui a commencé sa transition sociale en Turquie et explique son attirance pour les garçons :

Depuis que je suis jeune, je me reconnais comme une fille. Même les sentiments... Une fois par exemple je suis tombée amoureuse du fils de mes voisins. Par exemple, lorsque quelqu'un se mariait une autre personne dans la famille, je voulais aller au mariage mais pas du côté des hommes mais du côté des femmes. [...] Je voulais vraiment y aller mais ce n'était pas possible (Rires) !

Les six participantes étaient conscientes des catégories de genre existantes et de ce qui était considéré comme « normal » et attendu d'elles en tant que garçon vivant dans un cadre hétéronormatif et patriarcal. Cinq des six participantes, ont un itinéraire moral semblable où elles apprennent qu'elles possèdent un stigmate dans un premier temps dans l'interaction avec les membres de leur famille, ensuite avec les membres de leur communauté (quartier, famille élargie) et finalement à l'école primaire. Très vite, elles sont identifiées comme porteuses du stigmate de « l'homosexuel » (Goffman, 1975) à cause de leur apparence et de leurs comportements « efféminés », ce qui jette également le discrédit sur leur famille au sein de la communauté.

La réaction de l'entourage et de la communauté aux transgressions à l'ordre de genre posées par les participantes (apparence efféminée, porter des vêtements féminins ou des produits cosmétiques comme du maquillage ou de la crème) est empreinte de plusieurs types de violences. Six participantes ont été rappelées à l'ordre à travers des violences verbales (6 participantes sur 6), physiques (6 participantes sur 6) et sexuelles (3 participantes sur 6 – dont 2 ont été victimes d'inceste).

La violence, qui constitue un rappel à l'ordre de genre a été effectuée dans un premier temps, et en grande partie par les membres masculins de leur famille (pères, frères, oncles, cousins) dont la sévérité est généralement plus grande que ceux effectués par les mères. Par la suite, les participantes ont subi de la violence de la part de leur communauté, à l'école et de la part des autorités où deux des participantes ayant vécu comme femmes transgenres en Syrie ont été emprisonnées à multiples reprises. Voici quelques citations qui explicitent le propos ici-haut :

La participante 2 à propos du discrédit que son stigmat jetait sur sa famille et de la réaction de sa famille :

Oui ils ont commencé à sentir cela et ensuite, ils ont commencé à mettre de la pression sur moi jusqu'au point de l'étouffement. Pourquoi tu es toujours avec les filles ? Pourquoi tu tends toujours à te comporter comme une fille ? Tu joues, tu cuisines, tu nettoies. Oui ils me surveillaient probablement à cause de mes mouvements. Parce que j'étais très féminine Roxanne et je le suis toujours (rires). Je n'ai jamais arrêté d'être féminine (rires).

RT : Les mouvements ?

Oui... Les mouvements, ce que les gens disaient aussi. Pourquoi votre fils joue avec les filles ? Pourquoi votre fils est « tant » (terme péjoratif pour dire homosexuel), pourquoi votre fils est « khaniss » (efféminé)? Pourquoi votre fils est... (Silence).

RT : Oui... le commérage.

Oui le commérage, cela a fait en sorte que ma famille a mis de la pression sur moi. Et ma famille n'a jamais arrêté de me mettre de la pression, je ne parle avec personne. Pas avec mes frères... Je ne sais rien d'eux et ils ne savent rien de moi.

Les propos de la participante 4 illustrent bien la gradation dans les rappels à l'ordre qu'elle a subis de la part de son père en réaction au discrédit que le stigmat jetait sur sa famille :

Lorsque mon père voulait me punir il me rasait les cheveux à 0. (Rires)... Je dormais et il me rasait les cheveux à 0... Afin que je devienne un homme (Rires). Et un jour lorsque j'ai eu 18 ans, il a voulu me battre jusqu'à la mort. Avec un couteau oui... Tu vois ici (elle me montre une cicatrice sur son bras). Il a voulu me poignarder (elle fait signe dans la poitrine) et je me suis protégée comme cela avec mon bras et le couteau est entré ici. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je ne sais pas. Ce n'est pas qu'il m'a surprise à faire quelque chose, que j'ai eu une relation sexuelle avec quelqu'un... Non, non, non... Je n'avais aucune relation. Tu comprends. Il y a seulement quelqu'un qui est venu lui dire « Ton fils est comme ça... On a vu ton fils avec quelqu'un... » Mais moi je ne faisais rien ! Ce n'était pas moi. Et il vient m'attaquer. Une fois, il a sorti un fusil et il a voulu me tuer. On est sortis dans le quartier, les voisins m'ont aidé à fuir, et il me tirait dessus dans la rue.

RT : Juste à cause de ton apparence ?

À cause de ce que les gens disaient, ça le rendait fou. Il voulait me tuer et en finir... Oui, oui... Ça, le fait de vouloir me poignarder et le fusil, c'était la chose qui m'a le plus terrifiée de toute ma vie. Oui je courais et lui me courait après avec un fusil... Comme les films ! (Rires). Je te jure.

La participante 5 se souvient de la manière dont les autres enfants se comportaient avec elle face à sa différence :

Ce que je me souviens de la Syrie était que j'allais à l'école, j'étais très jeune. Mais je sentais qu'à l'école mon apparence n'était pas comme les garçons. Les garçons ne jouaient pas avec moi et me disaient : « Va jouer avec les filles ! ». Et les filles me disaient : « Toi tu es un garçon va jouer avec les garçons. » Et donc je ne jouais avec personne... Pas avec l'un ni avec l'autre. Et donc j'étais seule...

La participante 4 explique ci-dessous son expérience dans la rue et à l'école :

Oui c'était impossible de me promener dans la rue sans qu'on m'interpelle avec un pronom féminin. On me parlait comme si j'étais une fille. Même à l'école primaire, lorsque nous étions petits, mais ça ce n'était pas grave. Mais, lorsque j'étais en 5ème ou 6ème année, lorsque j'avais 9-10 ans on me disait : « Pourquoi celui-là il est comme les filles ! ». Ils me frappaient. Et donc j'ai arrêté d'aller à l'école.

Le cas exceptionnel de la participante 3 mérite d'être mentionné car son itinéraire moral diffère de celui des autres participantes. En effet, son père, qui était un membre important de la communauté Alawite, a protégé et supporté la participante depuis son jeune âge ce qui a en quelque sorte « forcé » la communauté à l'accepter en retour. Ayant été élevée avec ses sœurs, et protégée depuis son jeune âge, la participante a pris connaissance de son stigmatisme que très tard, lorsqu'elle est entrée à l'université. Son père était celui qui la sortait de prison lorsqu'elle était emprisonnée par les autorités à cause de son identité de genre et l'a supportée lorsqu'elle a eu des problèmes importants lors de son service militaire.

5.1.2. Construction de l'identité de genre dans un contexte de stigmatisation

Malgré la stigmatisation et la violence vécues par les participantes, elles ont trouvé une source de support auprès de personnes ayant aussi été identifiées comme portant le stigmate de l'homosexualité. Ceci leur a permis, en partie, de s'identifier et de construire une identité de genre autre que celle qui était la norme. Ainsi, les six répondantes ont confirmé l'existence d'une communauté de personnes « LGBT » en Syrie, mais elle devait se faire très discrète. Il existait une forme de tolérance dans certains lieux dit « ouverts » ou « réservés » selon la typologie de Goffman (1975), comme des cafés, des restaurants situés dans des quartiers « chics » de la ville où il était possible pour des femmes transgenres ou des hommes adoptant des comportements dit « féminins » de se révéler. Les citations suivantes des participantes 2 et 4 illustrent bien le soutien qu'elles ont trouvé auprès d'autres personnes stigmatisées :

La participante 2 vivait sous contrôle très strict de ses parents :

Il y avait cet ami dont je t'avais parlé. C'est là que j'ai compris qu'il y avait quelqu'un comme moi. Et que je n'étais pas seule. C'est celui-là, le seul qui m'a donné un peu de force. Il m'a fait comprendre que je n'étais pas la seule dans ce pays, qui a vécu de la violence. Lui il n'a pas vécu de la violence de la part de sa famille, et jusqu'à maintenant sa famille est très gentille avec lui-même si elle vient de l'est de la Syrie. Lorsque sa famille a compris qu'il était gai, ils l'ont aidé à voyager. Ils étaient avec lui main dans la main et jusqu'à maintenant. Et ça, c'est ça qui m'a donné le plus de soutien car j'ai su qu'il y avait quelqu'un comme moi.

La participante 4 a commencé à pouvoir sortir de la maison vers l'âge de 18 ans :

Oui durant la guerre le Facebook était inaccessible. Mais en 2012-2013 le Facebook était de nouveau accessible, et le YouTube. Lorsque Facebook a été accessible, j'ai créé un compte. Un compte « fake ». Mon nom était « participante 4 » (Rires). Et j'ai vu la page : « Le club des LGBT arabes ». C'était quelque chose que je n'avais jamais vu dans ma vie. Et j'ai donc ajouté cette page. « Le club des syriens arabes LGBT ». J'ai donc ajouté cette page. Et donc je me suis fait des amis. Et donc j'ai vu et j'étais très contente qu'il y avait des gens comme moi (Rires). Eux ils avaient peur, et moi j'avais la peur. Tu comprends notre situation en Syrie. Et donc j'ai rencontré un groupe, on se rencontrait dans un café. J'étais vraiment contente qu'il y ait des gens comme moi ! On parlait de sujets... Car je ne pouvais rien dire à personne ! Que j'étais comme ça...

Il est important de mentionner l'exemple des deux participantes qui se considéraient comme « shemales » car elles ont commencé une transition sociale et médicale (sous la forme de prise d'œstrogène grâce à des injections de *Progyn* et à la pilule contraceptive

Diane 35) en Syrie lorsqu'elles avaient toutes deux l'âge de 16-17 ans. Les témoignages de ces participantes illustrent le fait que la migration et mobilité internes leur ont permis de se soustraire au contrôle familial et de la communauté afin de pouvoir intégrer des lieux « réservés » ou « ouverts », où elles ont été socialisées en tant que femmes transgenres, ce qui a contribué à la construction et l'affirmation de leur identité de genre.

Les deux participantes étaient conscientes qu'il aurait été impossible d'initier une transition en habitant dans leur famille. La participante 1 a fui la maison familiale à l'âge de 16-17 ans suite à des violences physiques et sexuelles de la part de ses frères. Elle a été socialisée dans le milieu du travail du sexe lorsqu'elle a été recueillie par une riche *shemale* de Homs, mentore pour les jeunes shemales mais aussi propriétaire de maison close. C'est à ce moment que la participante 1 a commencé à prendre des hormones sous les conseils des autres shemales :

Oui oui... Et Gigi Jandali. Elle, elle nous a sorties de la rue. Oui car elle était comme la mère pour toutes. Elle sortait ceux et celles qui étaient comme nous de la rue. Elle nous soutenait, elle avait des maisons et nous laissait dormir là. Elle avait beaucoup de maisons. Et elle te soutient, moralement, elle avait peur pour toi (c'est-à-dire, elle se faisait du souci pour toi), elle nous donnait à boire et à manger. Et elle nous soutenait. Dieu bénisse son âme elle était très gentille avec nous. Elle a sauvé plusieurs personnes qui étaient maltraitées par leur famille.

La citation de la participante 3 illustre un moment clé de sa vie, où elle a travaillé sur un bateau, loin de sa famille et de sa communauté, et où elle pouvait affirmer son identité de genre :

De tout mon cœur j'étais heureuse. J'étais contente car le propriétaire du bateau m'aimait. J'étais assistante dans la cuisine sur le bateau. Je lavais la vaisselle, nettoyais le plancher, le travail n'est pas honteux ! Mais le propriétaire du bateau, était gai, voyageait avec son copain. Il me gâtait. Il m'aimait. J'aimais beaucoup le travail. Tu comprends que si tout le monde sur le bateau était *straight* il m'aurait jetée à la mer (rires). Oui c'était magnifique. Vraiment magnifique. Même les autres personnes du bateau m'aimaient beaucoup ! Je travaillais comme ma mère et mes sœurs. Je nettoyais avec tout mon cœur... Ils étaient contents de moi. Je donnais une âme ! Je donnais de l'âme, de la propreté au milieu de la mer. Oui il suffit qu'une fille soit présente pour mettre de l'ordre et garder l'environnement propre. Oui car ce n'était pas tout le monde qui gardait les choses propres.

5.1.3. La décision de partir : entre instabilité et identité de genre

La guerre civile syrienne a commencé en mars 2011. Quatre des six participantes habitaient dans des villes (Homs, Alep et Raqqa) qui ont été affectées très tôt dans le conflit et c'est pourquoi elles ont fui en 2011 et 2012. Ces zones ont été la cible de bombardements par le régime syrien suite aux mouvements de protestations mais également suite à la prise de contrôle du territoire par différents groupes armés, d'idéologie islamiste plutôt radicale, tel que Jabhat Al-Nousra, Jaysh Al-Islam et Daesh.

Pour les participantes 3 et 4 elles ont quitté plus tard, respectivement en 2013 et 2015, car elles habitaient des zones contrôlées par le régime syrien (Damas et Tartous) et donc moins affectées directement par l'instabilité. Toutes les participantes, sauf la participante 5 (qui l'a quitté lorsqu'elle avait 11 ans avec toute sa famille) ont quitté la Syrie pour des raisons liées à leur identité de genre. Ce qui est particulièrement intéressant c'est que le départ de trois des participantes a été précipité à cause de menaces personnelles reçues par des hommes qui avaient nouvellement intégrés les groupes armés et avec qui elles avaient eu des relations sexuelles (consentantes ou non). Cette citation de la participante 2 illustre bien ce fait :

Lorsque la guerre a commencé, il y a un homme parmi ceux qui avaient couché avec moi, ceux qui m'avaient violée, qui est devenu « État Islamique - Daesh ». Sa mère était l'amie de ma mère, une bonne amie. Elles sont des voisines, nous étions des voisins. Et donc... Notre voisine a entendu son fils dire à un homme que mon tour était arrivé. Que mon tour était arrivé... Oui car ils voulaient cacher toutes les personnes avec qui ils avaient couchées avant... Tous les voisins qui ont couché avec moi, et toutes les personnes qui étaient dans le quartier, ou pas dans le quartier qui avait couché avec moi, la première chose est qu'ils voulaient en finir avec n'importe qui qui avait couché avec eux. Et il y a de mes amis qui n'ont pas réussi à partir, il y en a certains qui ont été tués.

Il est aussi intéressant de noter que si l'identité de genre est une raison pour laquelle cinq des six participantes ont fui la Syrie, pour les participantes 1, 3 et 4, elle a également été une ressource ou un moyen afin de pouvoir échapper au conflit. Pour la participante 1, c'est l'argent et le réseau du travail du sexe qui lui a permis de financer et d'organiser son voyage de Damas au Liban.

Dans le cas de la participante 3, afin de mobiliser les ressources financières nécessaires au voyage et à sa transition médicale en Turquie, elle a soutiré de l'argent à plusieurs

hommes inscrits sur applications de rencontre en ligne. En effet, grâce à des photos où elle se mettait en scène comme une « jolie fille vulnérable » dans un abri anti-bombes elle a amassé quelques milliers de dollars. Finalement, la participante 4 a été « sauvée » par son apparence féminine lors de son voyage seule vers le Liban :

Et mon apparence m'a beaucoup aidé. Les soldats montaient dans le bus et disaient : « Tous les hommes, on veut voir votre carte d'identité ! ». Et donc je leur donnais ma carte et ils répondaient « Non, que les hommes... ». Et je disais : « OK » Et mon cœur battait très fort !!! J'avais peur qu'ils me prennent et me ramènent chez mon père ! J'avais deux peurs : qu'ils me prennent et m'amènent je ne sais pas où... Ou qu'ils me prennent et me ramènent chez mon père et qu'il me fasse je ne sais pas quoi ! C'était très difficile, j'avais très peur. Mais Allah, les a gardés loin de moi ! Même les femmes ils les fouillaient et moi... Ils riaient de moi. Ils disaient : « Toi reste assise ! » (Rires). Ils n'ont jamais pris ma carte d'identité. Ils ne savaient pas à cause de mon apparence j'étais quoi. Et ils ne voulaient pas les filles, ils voulaient les jeunes hommes !

5.2. Vie dans le pays de transit (Turquie et Liban)

La prochaine section démontrera que la migration hors de la Syrie a eu un effet important sur la construction et l'affirmation de l'identité de genre de cinq participantes sur six car elles ont entamé pour la plupart (4 participantes sur 6) un processus de transition sociale. Pour deux des participantes, c'est le moment où elles ont décidé de modifier leur apparence à l'aide de la chirurgie d'affirmation de genre. La participante 1, quant à elle a continué à vivre comme femme transgenre au Liban, sans effectuer de modifications au niveau de son apparence à l'aide de la chirurgie.

5.2.1. Contrôle familial et éloignement du stigmaté : un premier pas vers la construction et l'affirmation de l'identité de genre

Tel que mentionné dans la section précédente, les participantes 1 et 3 qui ont vécu comme femmes transgenres en Syrie se sont soustraites au contrôle familial et communautaire en quittant la ville où elles habitaient et en se socialisant dans des groupes de personnes « stigmatisées » par la société, ce qui leur a permis d'affirmer leur identité de genre. Le même phénomène est observé pour les participantes 2, 4, 5 et 6 au moment de leur migration forcée vers le Liban ou la Turquie. La migration permet également d'éloigner le stigmaté qui jette le discrédit sur la famille et de maintenir sa réputation. À ce propos, la participante 3, qui au lendemain de son départ vers la Turquie, a effectué une transition médicale complète (mammoplastie et vaginoplastie) en partie financée par son père :

Et donc je suis partie en Turquie avec mon cousin, le gai. Et le jour d'après j'ai fait l'opération. J'ai vu le docteur, je l'ai faite et c'est tout. Et moi depuis longtemps j'avais pris cette décision, depuis que j'avais 17 ans... Mais j'ai patienté pour mon père. Mon père était une personne importante dans notre communauté, je ne voulais pas lui causer la honte, « ton fils est gai, ton fils est comme les filles ». J'avais honte de moi-même pour ma famille. Je n'ai pas de problème avec ma famille mais j'ai un problème avec la société. Je voulais que la réputation de ma famille reste propre aux yeux de la communauté donc je suis partie. Mais j'étais contente dans la maison de ma famille.

Le récit de la participante 2, qui a fui avec ses petites sœurs et sa mère, et qui travaillait comme infirmière au Liban afin de subvenir au besoin de sa famille, démontre bien ce sentiment de libération suite à la diminution du contrôle familial et de la communauté :

J'étais comme dans une prison en Syrie, et je suis arrivée au Liban et le Liban était mes plus beaux jours. Il n'y avait plus personne pour me mettre de la pression. Il n'y avait plus personne pour me dire : *où vas-tu ?*

5.2.2. Socialisation au sein de la communauté LGBT et du milieu du travail du sexe : un passage obligé vers la construction et l'affirmation de l'identité de genre

Les expériences des participantes confirment le fait que l'afflux de réfugié·es dans les pays voisins a favorisé la formation d'une communauté LGBT syrienne au Liban et en Turquie. C'est grâce à ce réseau déjà établi que la socialisation dans des lieux réservés aux personnes LGBT a été possible pour toutes les participantes. Pour les participantes 2, 4 et 5, c'est au contact d'autres femmes transgenres rencontrées au sein de ce réseau qu'elles ont entrepris une transition sociale vers l'affirmation de leur identité de genre. La participante 4, qui a été hébergée par des ami·es qu'elle avait rencontrés sur le groupe Facebook « Le club des syriens arabes LGBT », au sujet de sa première sortie dans une discothèque d'Istanbul fréquentée par la communauté LGBT :

Et moi je suis arrivée et toute ma vie j'étais comme en prison. Et donc je voulais décoller (comme une fusée !). (Rires). Et donc je voulais y aller ! Et donc nous avons fêter. Et c'était la première fois que je voyais quelque chose comme cela. Tout le monde LGBT, de toutes les formes et les couleurs ! Et moi je voyais les trans et je pensais qu'elles étaient des femmes. Je n'avais aucune idée ! Et elles avaient du maquillage, une poitrine et des cheveux. Et moi j'y allais et j'avais les cheveux un peu courts comme cela (aux oreilles). Sans maquillage, sans rien et je portais des jeans, et un t-shirt.

Suite à cette rencontre avec d'autres femmes transgenres, la participante 4, avec les conseils de ses amies, a initié sa transition sociale en sortant maquillée, coiffée et habillée de manière féminine.

Les participantes 1, 3 et 6 ont toutes été travailleuses du sexe afin de subvenir à leurs besoins dans le pays en transit. Pour la participante 2, c'est en Turquie qu'elle a développé son activité professionnelle où elle est devenue une « maîtresse – dominatrice » avec une base de clients importante et une grande popularité. Il est à noter que la participante 2 est la seule qui mentionne aimer son travail, alors que pour les deux autres, il s'agit d'un travail « honteux » qui est nécessaire pour leur survie.

L'expérience de la participante 6, qui a quitté la Syrie seule à l'âge de 13 ans a été particulièrement difficile. Elle a d'abord dû, en échange d'un travail, entretenir une relation de type économique-sexuelle avec le propriétaire d'un atelier de couture. Suite à un ultime rejet de la part de ses sœurs qui n'ont plus voulu l'héberger en Turquie ayant eu vent de la relation avec le propriétaire, elle a décidé d'entamer une transition médicale et de se prostituer :

Et donc ma sœur a dit à ma mère qu'il y avait une relation entre le propriétaire et moi. Elles m'ont exposée. J'ai donc quitté le travail. Et j'ai quitté tout le monde que je connaissais. Et j'ai commencé à me prostituer. J'ai fait pousser mes cheveux jusqu'ici (elle montre ses hanches). J'ai fait une mammoplastie. Yallah !!!

RT : Pourquoi as-tu pris cette décision ?

La pression, pression pression... C'est assez ! J'ai un travail respectable, pourquoi vous (la famille), êtes-venus me contrôler ? Vous m'avez expulsée de la maison... Et pourquoi vous ne m'avez pas soutenue ? Et vous êtes venus mes sœurs, alors que je ne savais pas cuisiner et je suis petite et vous ne m'avez pas nourrie ?

5.2.3. Relation amoureuse hétérosexuelle : s'affirmer et se construire en tant que femme

Un effet également noté de la migration sur la construction et l'affirmation de genre de trois participantes est qu'elles ont pu vivre leur première relation hétérosexuelle avec un homme qu'elles qualifient de « straight ». Leurs compagnons étaient tous syriens, également réfugiés. Faisant l'objet de l'attention et de l'amour d'hommes qui s'identifiaient comme « hétérosexuel », ceci a contribué à affirmer leur identité de genre en tant que femme se conformant au cadre hétéronormatif. Ces relations ont été très significatives et les trois participantes ont d'ailleurs inscrit leur compagnon à leur dossier de réinstallation dans un pays tiers. Deux des participantes sont venues en Belgique avec leur compagnon. Source de support financier et moral indéniable, les trois participantes

laissent sous-entendre que leur relation amoureuse avec un homme hétérosexuel a été cruciale afin de les maintenir dans le « droit chemin ». La citation de la participante 6 fait écho à ce propos :

Cette relation m'a aidée à devenir une bonne fille, une fille respectable. Nous les trans, lorsque nous avons un homme dans notre vie, ou une bonne amie, nous devenons de bonnes personnes, nous devenons plus fortes. Mais lorsque nous sommes seules, nous faisons beaucoup de mauvaises choses, contre notre gré... Ça n'est pas dans nos mains. Nous n'avons rien à nous accrocher tu comprends ? Je ne me sentais pas à cette époque, je ne me sentais pas fille ou homme, j'étais trop petite. Mais en même temps je me comportais en femme... Il était très courageux. Il a été mon premier amour. Et le dernier, je le sens...

5.2.4. La décision de partir : l'espoir d'une vie meilleure

Tel que mentionné précédemment dans la section de mise contexte, toutes les participantes ont été réinstallées en Belgique grâce au programme de réinstallation du Haut-Commissariat pour les Réfugiés (HCR). Elles ont présenté leur dossier à travers les organisations LGBT libanaises ou turques, qui jouaient le rôle d'intermédiaire entre le HCR et les réfugié·es souhaitant présenter une demande d'asile dans un pays tiers sur la base de l'identité de genre et l'orientation sexuelle.

L'espoir d'une vie meilleure est le principal objectif de la migration des participantes et se décline en trois facteurs principaux. Dans un premier temps, la sécurité et la nécessité d'une plus grande protection face aux discriminations et à la violence ont été mentionnées par toutes les participantes. En effet, si la Turquie et le Liban sont certes considérés comme des pays un peu plus « ouverts », l'expérience des participantes montre que la stigmatisation, la discrimination et la violence font partie du quotidien des personnes transgenres. La citation de la participante 2, qui a commencé sa transition médicale en Belgique, explique :

Donc mes amis m'ont dit il y a les UN, il faut s'enregistrer auprès des UN. Il y a des jeunes hommes qui ont voyagé. Et donc j'ai commencé à me dire... Je ne savais rien... Je ne savais rien... Et comme par hasard mes amis m'ont dit : « la vie pour nous en Europe est mieux. Notre vie est mieux en Europe parce que là-bas il y a la protection pour nous. ». Et je pense dans ma tête : « Quand pourrais-je prendre ma première pilule d'hormone ? » depuis que je suis jeune. Car je ne pouvais pas au Liban. Parce que j'étais avec ma famille, mes oncles aussi étaient présents car ma mère est libanaise. Je ne pouvais pas non...

La deuxième partie de la citation permet d'introduire le deuxième facteur qui est celui de s'éloigner encore plus du contexte familial et de la communauté afin de pouvoir entamer une transition médicale complète et d'affirmer leur identité de genre. Ceci a été mentionné particulièrement par quatre des six participantes qui avaient toujours de la famille dans le pays de transit. Ainsi, leur attente principale était qu'une fois leur arrivée en Belgique, qu'elles puissent obtenir rapidement le soutien et les ressources nécessaires afin d'effectuer une transition médicale complète (hormones, mammoplastie et vaginoplastie). En effet, cinq des six participantes ont eu recours à une mammoplastie (2 en Turquie et 3 en Belgique) et quatre des six participantes souhaitent avoir recours à une vaginoplastie en Belgique.

La transition médicale est pour toutes les participantes au cœur de leur processus d'affirmation de genre, la solution principale afin qu'elles puissent s'accepter et être acceptées par la société. Les citations des participantes 6 et 2 confirment ce propos :

Participante 6 :

Je pense qu'à l'âge de 30 ans j'aurais terminé de cette situation, et je serai une femme complète. Je veux tout faire. J'ai commencé avec mon nez et je veux tout faire. Je veux être une femme naturelle. J'en ai marre de la déviance. J'en ai marre... N'oublie pas que je suis une fille.

Participante 2 :

Et je dis avec tout ce silence, je suis quand même heureuse d'être en arrivée en Belgique. Et j'ai fait ma transition. Et j'aimerais bien faire une transition complète. C'est possible que lorsque j'aurai fait ma transition complète, je serai encore plus forte en face de ma famille. Oui plus forte en face de la société... Parce que ça sera terminé... Toutes ces années, vous m'avez traitée de « louti » (terme péjoratif pour dire gai). Toutes ces années vous m'avez traitée de madame.... Toutes ces années vous m'avez traitée de je ne sais quoi... « Tant » (terme péjoratif pour dire gai). Tout ça, tout ça tout ça... Mais là je serai une femme complète et je vais leur montrer ce que cette « tant » a réussi dans sa vie. (Silence). C'est à ce moment-là que je pourrai affronter cette société.... Et ça c'est grâce à la Belgique !

Finalement, le troisième facteur qui a été mentionné par trois des six participantes est qu'elles puissent vivre une relation hétérosexuelle avec leur compagnon hors du contrôle de la famille ou de la communauté dans un contexte qu'elles supposaient plus « libre ». La citation de la participante 5 qui est venue avec son compagnon rencontré en Turquie est particulièrement éclairante :

Ensuite l'organisation m'a dit que le voyage hors de la Turquie était possible, que tu pouvais commencer une nouvelle vie, que tu peux vivre, que là-bas ils vont t'aider, qu'ils vont te faire les opérations etc... Et donc j'ai parlé de ce sujet à mon copain. Il a dit : « Ok pas de problèmes, on va y aller, on va commencer une nouvelle vie. Peut-être qu'on pourra sortir ensemble en public là-bas, car ils acceptent plus là-bas...

5.3. Vie en Belgique

Tel que mentionné précédemment, les participantes avaient des attentes élevées en lien avec le projet de migration en Belgique qui représentait pour elles l'espoir d'une vie meilleure. Les données recueillies démontrent que la migration vers la Belgique est en facteur décisif dans la construction et l'affirmation de l'identité de genre de toutes les participantes. Cinq participantes sur six ont entamé et souhaitent poursuivre une transition médicale et cinq participantes sur six ont effectué une transition juridique, où elles ont changé leur prénom et leur sexe sur tous leurs documents d'identité (une participante a présenté sa demande et est en attente d'une réponse).

Cependant, et c'est ce qui sera démontré dans cette section, c'est que l'atteinte d'une vie meilleure et l'intégration en Belgique s'avèrent plus difficile et complexe qu'elles auraient imaginé. En effet, elles font face à une double stigmatisation : celle d'être une femme transgenre et ayant un statut de migrante disposant de peu de ressources (financières, langue, éducation) en Belgique. En conclusion de cette partie, l'impact sur la santé mentale de cette double stigmatisation sera présenté ainsi que les stratégies mises en place par les participantes afin d'y faire face.

5.3.1. Contre toute attente : Transphobie, stigmatisation et sentiment d'insécurité

Un facteur évoqué par toutes les participantes qui a motivé leur migration vers la Belgique est le fait d'être protégée face à la discrimination et à la violence et de pouvoir évoluer dans un contexte où elles seraient plus « libres ». Cependant, la réalité est toute autre. Cinq des six participantes ont vécu de la violence transphobe (5 de la violence verbale, 3 de la violence physique) et disent ne pas se sentir en sécurité dans l'espace public. Trois participantes ont arrêté leur cours de français car elles étaient la cible de moqueries des autres élèves ce qui met également un frein à leur parcours d'intégration en Belgique.

Les propos des cinq participantes évoquent le fait que ces violences sont majoritairement perpétrées par des personnes parlant l'arabe. La participante 5 qui relate les discussions qu'elle a eu avec ses autres amies transgenres :

Une te dit « Je cherche du travail » et elle ne trouve pas. L'autre te dit : « Je travaille dans la prostitution parce qu'il n'y a pas de travail. » Une autre te dit : « Hier j'étais dans la rue et un syrien, un marocain, un palestinien m'ont frappée. ». La participante 1, par exemple, ils l'ont attaquée dans la rue. Elle te l'a dit ça ? Oui ils l'ont attaquée. Il n'y a aucune qui est bien ici. Et ça ne vient pas de nous ça, ça vient des gens qui ne sont pas punis de la bonne manière, ou encore l'État qui nous a amenées au mauvais endroit. La participante 1 et moi par exemple, on doit être aux États-Unis... Là-bas il y a beaucoup de liberté, ils te font travailler.

Les participantes affirment ne pas avoir été victimes de violence de la part de personnes qu'elles identifient comme « Européennes », mais plutôt, qu'elles ont très peu de contact avec elles. La participante 1 qui relate une conversation avec ses amies transgenres à ce sujet :

Non. On parlait de cela justement hier, ce que nous aimerions dire aux Européens, aux Belges : on se sent comme des insectes. Ils ne veulent pas te rencontrer... Tu dois rester à la marge comme un insecte... Ils ne s'approchent pas de toi. Les trans sont comme des « kafayat 3dad » (traduction littérale : complétion du nombre) Oui « kafaya 3dad ». Comme si tu étais une table, que tu mets dans une chambre, il n'y a pas personne qui nous donne de la valeur. Crois-moi je te dis sérieusement. Hier je parlais de cela justement... Je disais à Widad, c'est vrai que je suis en Belgique mais, de quoi manger, boire et la sécurité mais, dans un autre pays, par exemple les libanais, tu peux rencontrer des libanais, il vient chez toi, tu vas chez lui. Mais ici il n'a pas de belges qui s'approchent d'un arabe, plus particulièrement, les trans, malheureusement. C'est quelque chose que je n'aime pas ici dans ce pays.

Lorsque le sujet de la communauté LGBT a été évoqué durant les entretiens, les réactions des participantes étaient mitigées. Elles ont en effet très peu de contact avec la communauté LGBT dite « Européenne », et leur cercle social est constitué d'hommes homosexuels ou de femmes transgenre arabophones. La participante 3 résume son point de vue sur la question en disant « les shemales sont des prostituées et les gais ont tous des sugar daddy ! » ce qui évoque d'une certaine manière la nécessité pour iels d'avoir des échanges économico-sexuels pour gagner leur vie en tant que migrant·es. Trois participantes ont également vécu de la transphobie de la part d'hommes homosexuels arabophones. La participante 4 explique son expérience :

Plusieurs gais m'ont dit la même chose. « Vous les trans, vous allez mourir sans importance ! » Pourquoi on va mourir sans importance ? Parce que personne ne va vous vouloir vous laver lorsque vous allez mourir... Pas un sheikh ou une sheikha ! Vous allez mourir en pourrissant.

Parce que vous êtes moitié-moitié... » Et donc moi j'irai en enfer et toi au paradis !?!? Et donc toi, quand tu vas baiser tu es *halal* et nous nous sommes *haram* !?!? Nous notre apparence est féminine et vous êtes des hommes et faites comme cela ! Ils sont gais... Ils sont comme nous ! Pourtant ils ont vécu les souffrances comme nous, et nous vivons loin de notre famille. Il y a beaucoup de gais ici, mais ils nous détestent. Imagine, ils se réservent une place au paradis et nous allons en enfer ? Imagine !

5.3.2. Transition, passing et idéal corporel féminin : accès aux soins nécessaires à la transition

La quête d'une apparence féminine, selon un idéal corporel féminin basé sur l'image de la « beauté libanaise » ou de Kim Kardashian, c'est-à-dire, un nez fin, des pommettes saillantes, des lèvres pulpeuses, cheveux longs, taille fine et une poitrine, des hanches et des fesses développées, est omniprésente dans les discussions entre les participantes. Pour les cinq des six participantes n'ayant pas atteint cet idéal avant leur arrivée en Belgique, le fait d'avoir une apparence physique satisfaisante selon leurs standards, et pouvoir « passer » pour une femme cisgenre est leur priorité dès leur arrivée en Belgique.

Elles affirment que sans cette apparence féminine tant attendue et désirée, il est extrêmement difficile pour elle de pouvoir sortir sans attirer les moqueries, étudier, vivre une vie normale et s'intégrer en Belgique. En effet, *le passing* est considéré comme une stratégie importante de contrôle de l'information en lien avec le stigmatisme d'être une femme transgenre, car si elles passent pour une femme cisgenre, cela leur empêche d'être discréditées. Cinq des six participantes sont reconnaissantes du support de la Belgique mais elles en souhaiteraient davantage, surtout en ce qui a trait à la transition médicale.

Tel que mentionné dans la section mise en contexte, l'accès aux soins de santé nécessaires s'avère un processus difficile, long et coûteux et certaines interventions de féminisation du visage ou le laser, entre autres, ne sont pas remboursées. Ainsi, ne connaissant pas la langue et disposant que de peu de ressources financières, ayant un revenu du CPAS¹³ et louant un bien sur le marché privé à Bruxelles (à l'exception d'une participante qui a obtenu un logement social en Flandres et qui est prise en charge par l'équipe de Genre de l'Université de Gent), il est d'autant plus un défi pour des femmes transgenres en situation de migration.

¹³ Au 01/07/2023, le revenu d'intégration social s'élève à 1.238,41€.

Outre les interventions chirurgicales, le fait de vivre comme femme transgenre apporte également son lot de dépenses. La participante 3, affirme avoir investi plus de 100 000 euros en Turquie pour les chirurgies nécessaires à un corps la satisfaisant et plus de 70.-000 euros en Europe depuis son arrivée en Belgique (l'avance sur le loyer, la garantie locative, la nourriture, et les prêts faits à ses amies trans) :

Tu dois écrire cela dans ta recherche, si une trans n'a pas d'argent ou ne se prostitue pas, il est impossible pour elles de vivre ! La *shemale* n'est pas une personne normale. Elle doit prendre des hormones, acheter du maquillage, des vêtements...

La participante 5 explique la difficulté d'obtenir des soins pour la transition médicale et la condition d'avoir un diagnostic de type psychologique :

Mais la chose que je n'aime pas ici c'est qu'ils ne t'aident pas. Ils ne t'aident pas pour les opérations. Et s'ils t'aident, ils vont vraiment te faire souffrir. Par exemple, je vais chez toi et je te dis : « J'ai besoin de faire ma poitrine ». Tu ne peux pas me dire : « Après 2 ans ... » Ouf... Après 2 ans si j'économise un euro par jour, petit à petit, je vais le faire toute seule avec mes économies. Je veux que vous m'aidiez d'une meilleure façon : « Vous me voyez, me faites des tests et me faites l'opération. » J'ai une amie elle a attendu 2 ans avant qu'ils lui fassent sa poitrine. Je ne peux pas attendre 2 ans pour qu'ils me fassent ma poitrine, ensuite deux ans pour qu'ils me fassent l'opération en bas... Je vais avoir 30 ans !! Je ne peux pas attendre tout ce temps afin de devenir une fille. Cela fait depuis que je suis petite que je veux devenir une fille. Je ne veux pas attendre. Je me sens comme une fille, je veux devenir une fille. Ça prend trop de temps. Et ils te fatiguent, ils te donnent plein de rendez-vous juste pour une poitrine.

Elle poursuit :

La chose que j'ai bien aimé c'est qu'ils ont changé le nom et mon sexe, de manière légale. Ça c'est la seule aide que j'ai reçue. Même le laser, ils disent qu'ils vont le faire mais il faut que tu ramènes plein de documents, du psychologue. C'est quoi cette histoire du psychologue ! Je veux enlever mes poils... Pourquoi le psychologue doit intervenir !?!?!

5.3.3. Relation amoureuse hétérosexuelle : un défi important

Finalement, le fait de vivre une relation amoureuse dans un contexte plus facilitant a été évoqué comme facteur motivant la migration vers la Belgique. Deux des trois participantes se sont établies en Belgique avec leur compagnon rencontré en Turquie, cependant, une seule est toujours en couple avec son compagnon. Pour elle, la transition médicale est cruciale afin de maintenir la relation avec son partenaire. Elle explique :

Oui certainement que je suis une fille. Mais je n'ai pas ce que les filles ont. Et si je dois attendre que l'État me fasse l'opération dans 3 ou 4 ans. Il va s'ennuyer. Je veux dire... Combien de te

temps une personne peut patienter ? Oui cela fait 3 ans qu'il est avec moi et la seule chose que j'ai d'une fille c'est ma poitrine. Lui il regarde les gens... Toutes ses relations dans le passé étaient avec des filles. Et ça fait 3 ans qu'il n'a pas été avec une fille depuis qu'il est avec moi tu comprends. Moins, 2 ans et demie. Mais à la fin il va s'ennuyer.

Pour la participante 4, maintenant séparée de son compagnon qui a été violent avec elle, qui a même tenté de saboter sa transition médicale :

Oui c'est certain. Je suis contente de mon apparence. Je suis à l'aise avec le regard des gens sur moi. Personne ne sait rien sur moi, que je suis trans ou quoi. Lorsque je ferai l'opération je vais être plus à l'aise. Il y a plusieurs hommes qui m'ont proposé le mariage mais étant donné que je n'ai pas fait l'opération, je refuse. [...] Oui la première chose que je leur dis c'est que je suis trans. Je lui plais, il me plaît mais si je ne fais pas l'opération c'est un souci. Je préfère attendre d'être complète avant d'entrer en relation avec quelqu'un.

Le désir de trouver un partenaire stable en Belgique a été évoqué par quatre des six participantes n'étant pas en couple. Elles ont toutes mentionné qu'elles font l'objet d'une certaine fétichisation de la part des hommes rencontrés étant étiquetées comme « travailleuses du sexe » sur les réseaux sociaux. De plus, les premières rencontres se passent souvent à la maison et les hommes hésitent à sortir dans l'espace public avec elles ou alors, les présenter à leurs ami·es.

5.4. Une santé mentale fragile : un défi de tous les jours

Un élément important qui a été mis en exergue dans la récolte de données est l'impact sur la santé mentale des participantes de la stigmatisation, la violence et la discrimination vécues tout au long d'un parcours migratoire difficile, empreint d'instabilité. En effet, toutes les participantes affirment vivre des défis importants en lien avec leur santé mentale.

La participante 1, qui est la cible fréquente de violence physique et verbale dans la rue, ne peut pas dormir et sortir seule car elle vit une trop grande anxiété et a une phobie des espaces publics. Elle prend également des médicaments pour dormir, tout comme la participante 4, qui elle, prend des anti-dépresseurs depuis son arrivée en Belgique et qui vit également beaucoup d'anxiété. La participante 2 m'a expliqué qu'elle commençait à se souvenir des abus et de la violence qu'elle a vécus durant son enfance. Elle affirme que jusqu'à présent, elle avait réussi à « oublier » cette période de sa vie mais que

certains souvenirs ressurgissent depuis quelques temps ce qui lui cause beaucoup de tristesse et d'anxiété.

La participante 3, qui n'avait pas été particulièrement éloquente par rapport à ses difficultés lors de la première rencontre a révélé ses problématiques au niveau de la santé mentale lors du deuxième entretien :

A cause du stress... Je pense toujours, dans ma tête que j'ai envie de tuer, d'assassiner, mais j'essaie d'endormir ce sentiment. Je suis une *shemale* et je vais commettre en crime en plus !?!?! Non... Mais à cause de toute cette oppression, je vois rouge. J'essaie d'avalier ce sentiment. Je me dis : « Allah non... Et donc je dépense mon argent afin que ce sentiment négatif parte. Toute cette énergie négative... » Ta vie est *haram*, tu n'iras pas au paradis... » Et tout cela sur une durée de 25 ans... Je l'entends, chaque seconde, chaque minute, chaque heure, chaque jour. Imagine ce que cela crée dans ta tête. (Elle pleure).

La participante 5 a mentionné que sa santé mentale s'était détériorée depuis son arrivée en Belgique. Elle avait beaucoup d'attentes en lien avec le support qu'elle recevrait pour sa transition médicale et qu'elle allait pouvoir vivre avec plus de liberté, dans un environnement sans transphobie. Elle affirme ne pas se sentir en sécurité, et ne sort presque plus de la maison sauf avec un masque afin de couvrir son visage. Elle est très affectée par les histoires de discrimination et de violence vécues par ses amies et aimerait déménager dans un autre pays.

La participante 6, affirme vivre de la solitude et de l'isolement depuis son arrivée en Belgique. Depuis la transphobie qu'elle a vécue à l'école de la part d'un professeur et d'une élève, elle a arrêté l'école et est déprimée :

Depuis que j'ai eu ce problème à l'école, je n'arrive plus à endurer. Je n'arrive plus à endurer ni à rien faire. Ça fait depuis que j'ai 13 ans que je survis... Je suis fatiguée. J'ai 23 ans et je dois encore survivre. Je veux me relaxer... Je veux le calme. C'est mon droit aussi. Je n'ai jamais eu d'enfance moi... Non je n'ai pas vécu d'enfance et je suis vraiment fatiguée, la Turquie m'a beaucoup fatiguée. C'est comme si j'avais 90 ans à cause de la fatigue.

La solitude, et la difficulté à s'adapter à la vie sociale en Belgique a été relaté par toutes les participantes. La participante 4 qui explique, une fois sa nationalité obtenue et ses opérations terminées, vouloir retourner habiter au Moyen-Orient :

Lorsque que j'aurai terminé mes opérations et toutes ces histoires, j'aimerais vivre dans un pays arabe. Honnêtement. Notre vie en tant qu'Arabes n'est pas comme la vie ici. Tu comprends... Dans la vie des arabes il y a des contacts, des soirées, des voisins. Il y a une vie sociale. Ici, il n'y a

pas... Donc c'est ce que je souhaite, de vivre dans un pays arabe. Peu importe ! C'est assez qu'ils comprennent ma langue !

5.4.1. Stratégies mises en place pour faire face à la stigmatisation : l'importance cruciale de la transition médicale

Les données recueillies ont permis d'identifier certaines stratégies mises en place par les participantes ainsi que les ressources qu'elles mobilisent afin de faire face à la stigmatisation vécue. La typologie de Mizock et Mueser (2014) tel que présentée dans le cadre théorique sera utilisée. Au niveau individuel, la principale stratégie évoquée par cinq des six participantes est le « gender-normative coping » (p. 153), plus particulièrement l'importance du passing afin de dissimuler sa transidentité. Cet élément fait écho à l'importance cruciale de la transition médicale pour les participantes afin d'être satisfaite de leur apparence, mais également de diminuer la violence verbale et physique dont elles sont la cible et d'être acceptée par la société et leur famille. La participante 1 illustre bien ce propos :

Peut-être oui. Oui car j'aurai plus confiance en moi. Oui si je fais la greffe des cheveux, je répare mon visage, je diminue le maquillage. Ça va m'aider c'est certain. Si je reste comme cela ça n'ira pas. Par exemple, si quelqu'un veut venir dormir chez moi... Est-ce que je peux le laisser dormir ici ? Non je ne peux pas... Je dois enlever mon maquillage, je dois enlever ma perruque. Ça, ça a beaucoup d'impact. Tu as besoin d'avoir un homme dans ta vie, et il veut dormir chez toi mais tu ne peux pas. À cause de ton maquillage, tes cheveux, si tu enlèves ton maquillage ton apparence n'est pas la même... Et ça, ça a vraiment un impact sur ta santé mentale... On en parlait l'autre jour avec Nazir. Un homme peut t'accepter avec ton maquillage car tu es belle, mais dès que tu l'enlèves il ne va pas t'accepter. Si Dieu le veut, je vais trouver une solution...

Ainsi que celle de la participante 5 :

Ils doivent aider pour les opérations car si tu « es mieux » c'est comme cela que tu pourras être plus acceptée. Il y a aura plus d'acceptance de la société si tu es « mieux ». Toi, tu as choisi la bonne voie, tu es une femme. Tu as fait toutes les opérations et donc la société d'acceptera. Même pour la société arabe, car elle te percevra comme une femme. Mais tu n'as pas l'argent pour le faire, et l'État ne t'aide pas, et donc tu restes dans milieu, comme cela, comme Allah t'a faite. Et tant et aussi longtemps que cela paraît que tu es trans, « moutahawilat » tu feras face au harcèlement, aux insultes dans la rue. C'est l'apparence qui est la base, et les opérations aussi, et c'est la seule chose qu'ils ne t'aideront pas.

Et de la participante 2 :

Oui j'aimerais bien (à propose de la vaginoplastie). Peut-être que si je fais cette opération, ça sera terminé.... Même ma famille, mes sœurs et leurs enfants pourront m'accepter... Les enfants de mes sœurs, tu comprends, ils ne savent pas ce que je suis... Mais après cette opération, ils sauront qu'ils auront une tante... Pas un oncle... Même mes sœurs m'ont fait comprendre cela : « Lorsque

tu auras fait ton opération, tu pourras t'imposer au monde. Si quelqu'un te dit quelque chose, tu pourrais leur faire voir... ». Lorsqu'on me disait, madame, aujourd'hui je serai une madame...

Trois des six participantes ont également mis en avant des qualités et leurs ambitions personnelles en lien avec le travail, ce qui s'approche du « self-affirmative coping » (Mizock & Mueser, 2014, p. 153). La participante 3, qui est « maîtresse – dominatrice » et qui affirme que son travail lui apporte une énorme satisfaction, un confort matériel et du pouvoir mais également un moyen d'évacuer la colère et les émotions négatives qu'elle ressent. Elle affirme « frapper et torturer avec tout son cœur » dans la pratique de son travail :

Au niveau de ma personnalité, je pense que mon cœur est devenu meilleur. J'ai tellement été opprimée que mon cœur est devenu meilleur. Je donne sans attendre en retour. J'ai de l'empathie pour la personne en face de moi. J'ai comme un troisième sens, si je vois quelqu'un dans la rue je peux sentir qu'il est fatigué, qu'il a faim, ou qu'il est en colère. Je donne beaucoup d'argent aux autres aussi. Si tu aides, tu recevras en retour. Je donne de l'argent à une amie pour sa mère. Je lui ai acheté des meubles. Elle vient manger chez nous, je lui achète des cigarettes. J'aide plus, j'ai de l'empathie pour la personne opprimée. J'ai toutes mes amies ! L'argent ne m'importe peu. L'argent n'amène pas le bonheur mais il te donne du pouvoir.

Au niveau interpersonnel, le « social-relation coping » (Mizock & Mueser, 2014, p. 153) est une stratégie mentionnée par toutes les participantes. Elles ont toutes un réseau d'amies transgenres et d'hommes homosexuels arabophones en Belgique, Europe ou en Amérique. Les relations ne sont pas toujours harmonieuses au sein de ce réseau, mais il leur apporte tout de même un support moral et parfois financier. La famille, malgré le fait qu'elle a été une source d'oppression et de contrôle, reste une source de support primordial pour les participantes. Toutes ont maintenu une relation avec certains membres féminins de leur famille. Elles parlent généralement avec leurs sœurs et leur mère sur WhatsApp et toutes leur envoient de l'argent régulièrement. Il est intéressant de constater que certaines communications se font sans vidéo, si le membre de la famille n'est pas à l'aise avec l'apparence de la participante.

La relation avec le père reste tendue pour toutes les participantes, sauf pour la participante 3 qui est un cas exceptionnel. En effet, l'identité de genre de leur fille, peut potentiellement jeter du discrédit sur la famille, ce malgré le fait qu'elle soit en Europe.

L'exemple de la participante 2 à ce sujet est particulièrement éclairant :

Aujourd'hui mon père interdit à ma mère de parler avec moi. Lorsqu'il a su qu'elle parlait avec moi, et qu'il y avait une communication entre moi et elle, aujourd'hui ma mère habite chez ma sœur, divorcée... Elle est une femme divorcée, à cause de ma situation. C'est impossible de parler de ma situation car cela peut venir aux oreilles des maris de mes sœurs...

La participante 4, qui a appris que ses parents avaient visité son frère en Jordanie sans qu'elle le sache :

Tu sais... Ils sont allés visiter mon frère en Jordanie et ils ne m'ont rien dit. Car ils ne voulaient pas que je voyage et que j'aille les voir là-bas. Ils sont restés un mois. Et je n'ai rien su !! Ma mère pleurait... Elle m'a dit qu'elle allait venir me voir seule. Parce que nous avons de la famille en Jordanie, des cousines, leurs maris. Ils ne veulent pas qu'on me voit ! Ils ne veulent pas que personne ne leur demande de moi, si on pose des questions à mon propos ils coupent la conversation. Je suis une honte pour eux. La honte pour eux...

Au niveau systémique, la stratégie principale mentionnée par cinq des six participantes est le « spiritual and religious coping » (Mizock & Mueser, 2014, p. 153). Elles sont toutes croyantes, cependant, la religion occupe une place plus ou moins importante dans leur vie. Trois des six femmes rencontrées se qualifient de pratiquantes et elles confirment que la religion leur apporte un support important. Cependant, elles mentionnent qu'un conflit intérieur existe entre ce qu'elles sont et la religion. La participante 4, à ce propos :

Tu comprends. Donc on vit avec ce conflit. Peut-être que certaines non, celles qui ne croient pas en Dieu. Mais moi, j'aime ma religion. J'aime Allah. Je pratique ma religion, j'ai peur de Dieu. Tu comprends. Je ressens ce conflit. Je pense que si je meurs, j'ai peur d'aller en enfer car j'ai mis Dieu en colère. Car je devrais être un homme. Mais en même temps je n'ai pas pêché, je n'ai rien fait de mal !

La participante 6, que j'ai rencontrée durant le Ramadan explique :

Mais tout cela... Dieu me protège, il m'a protégée. Ils (la famille) me disaient « Tu n'iras pas au paradis... » Quel paradis ? Eux ils sont restés sous les bombardements et les attaques et moi Dieu m'a amené dans un pays sûr. Tu comprends... Je vais te dire quelque chose... Nous n'allons pas être jugés sur la base de notre apparence, non... Tu seras jugée sur ton âme. Ton âme est féminine... Mon âme est féminine. Celui-là son âme est masculine. Nous serons jugés sur la base de notre âme... Nous ne serons pas jugés sur la base de notre corps. Ton âme seulement, pas ton corps. J'ai vu cela dans mes rêves. Dieu m'a donné un avertissement... « Tu ne seras pas jugée sur ton apparence... Tu seras jugée sur ton âme. Il y a des âmes féminines, mais dans des corps d'hommes...

Ce qui est particulièrement interpellant est que, malgré les défis importants qu'elles vivent au niveau de la santé mentale et des démarches liées à leur transition médicale, seulement la participante 4 a été prise en charge par l'équipe de genre de l'université

de Gent et a reçu un support psychologique. Les participantes 1 et 3 sont supportées dans quelques démarches administratives par *Alias*, association spécialisée pour les travailleurs et travailleuses du sexe. Après plusieurs démarches effectuées au courant de ce projet, les participantes 1, 2 et 3 ont été référées vers des professionnels pour un suivi psychologique.

Aucune femme rencontrée ne participe à des activités de type « politique » ou « militante ». Pour le moment, aucune participante à l'étude ne maîtrise le français ou le néerlandais à un niveau suffisant pour s'intégrer sur le marché du travail ou encore tisser des liens avec des personnes ne s'exprimant pas en arabe. La seule participante étant dans une démarche active de formation et d'intégration est celle habitant en Flandres où le suivi et la prise en charge semble plus conséquente que celle offerte à Bruxelles. Pour les participantes habitant à Bruxelles, leur contact principal pour les démarches en lien avec leur intégration est l'assistance sociale du CPAS, dont le support varie de CPAS en CPAS.

Chapitre 6 : Interprétation des résultats et conclusion

Ce travail de recherche avait pour objectif de répondre à la question de recherche suivante : quels effets le parcours migratoire de femmes syriennes transgenres réfugiées en Belgique a eu sur la construction et l'affirmation de leur identité de genre ? Les données recueillies permettent d'affirmer qu'il y a des effets probants entre la migration et la construction et l'affirmation de l'identité de genre des six femmes syriennes transgenres réfugiées en Belgique. En effet, leur parcours migratoire, initié par la guerre civile, mais également la stigmatisation (Goffman, 1975) et les violences vécues à cause de leur identité de genre, leur permet de quitter un contexte familial et communautaire contrôlant, leur imposant les normes d'une société patriarcale et hétéronormative (Maydaa et al., 2020). Ainsi, la fuite de la Syrie, dans le contexte de la guerre civile, a été éminemment une question de survie pour les participantes, mais elle s'est avérée également une opportunité. En effet, loin du contrôle familial et communautaire vécu en

Syrie, et socialisées dans des lieux dits réservés (Goffman, 1975) à la communauté LGBT en Turquie et en Syrie, il est possible pour elles d'entamer une transition sociale ou médicale, affirmant et construisant leur identité de genre. L'arrivée en Belgique, dernière étape de leur parcours migratoire, s'avère crucial dans le processus de construction et d'affirmation de leur identité féminine. Le cadre légal belge permet à toutes les participantes de faire la transition juridique et elles peuvent officiellement adopter un prénom féminin. Elles ont aussi accès à des soins de santé d'affirmation de genre, mais le processus de transition reste long, compliqué administrativement et coûteux ce qui est source de frustration et de découragement pour les participantes. De plus, elles découvrent, malgré ce qu'elles avaient imaginé, que les personnes transgenres en Belgique sont toujours la cible de discriminations et de violences, qu'elles sont officiellement protégées par un cadre légal mais que la réalité est toute autre. En effet, elles ne sont plus seulement des femmes transgenres, mais s'imbriquent d'autres facteurs de discriminations et d'oppressions liés à leur statut de migrante arabophone et musulmane (De Vries, 2015).

Le cadre conceptuel de la stigmatisation du sociologue Erving Goffman (1975), même s'il a été développé il y a soixante ans, a été hautement pertinent et utile afin d'analyser les données recueillies. En effet, il permet de mieux comprendre les mécanismes qui sous-tendent la stigmatisation, les violences vécues par les participantes et la discrimination. La théorie du sociologue met en lumière un itinéraire moral semblable (Goffman, 1975) où les participantes prennent conscience de leur stigmatisme dans l'interaction avec leur famille et leur communauté. En raison de leur apparence dite « féminine » et de leur comportement ne se conformant pas aux normes de la masculinité hégémonique (Connell, 2014) elles sont identifiées comme portant le « stigmatisme » de l'homosexualité ce qui jette un profond discrédit sur leur famille et engendre des rappels à l'ordre de genre sous forme de violences verbales, physiques et sexuelles de la part de leurs proches, de la communauté et de l'État. Le concept des différents lieux dits « réservés » ou « ouverts » selon la terminologie de Goffman (1975) est également pertinent afin de mieux comprendre le processus de socialisation des participantes dans des espaces de travail du sexe ou LGBT, qui est crucial dans l'affirmation et la construction de leur identité de genre.

Les données récoltées dans le cadre de ce mémoire confirment également les thématiques discutées dans l'état de l'art. Au niveau de la thématique d'*queer asylum*, les résultats confirment ceux de Saleh (2020a, 2020b, 2020c) sur l'existence d'une communauté LGBT en Syrie et sa visibilité croissante suite au conflit syrien et à l'établissement du régime d'asile par les Nations Unies. Les attentes exprimées par les participantes en lien avec leur projet de migration en Belgique et la réalité à laquelle elles sont confrontées en termes, entre autres, de transphobie et d'accès aux soins médicaux, remettent également en question le discours homonationaliste et d'exceptionnalisme sexuel entourant les pays d'accueil européens se présentant comme étant *LGBT friendly* et les potentiels sauveurs des communautés LGBT provenant des pays du Sud (Van der Pijl et al., 2018).

En ce qui a trait à la thématique « travail du sexe », « migration » et « construction identitaire », ce mémoire tend à confirmer les conclusions des auteur·ices présentées dans l'état de l'art (Câmara Vale, 2009 ; Negroni, 2011 ; De Montvalon, 2013 ; Gonzalez, 2018, 2020). On observe effectivement une corrélation entre le départ d'un domicile familial et d'une communauté exerçant un contrôle et imposant des normes patriarcales et hétéronormatives et l'arrivée dans milieu de socialisation dans des lieux dits « réservés » ou « ouverts » (Goffman, 1975) où l'identité de genre est construite ou affirmée.

Les données montrent que ce milieu de socialisation peut être lié au travail du sexe ou non. Il est indéniable que le travail du sexe occupe ou a occupé une place importante pour la moitié des participantes rencontrées. Ayant aussi fréquenté d'autres femmes transgenres originaires du Moyen-Orient dans le cadre de ce projet de recherche, j'ai observé que plusieurs ont recours au travail du sexe ou à des échanges économico-sexuels afin de compléter leurs revenus du CPAS et d'acheter leurs vêtements, maquillage, perruques et effectuer des opérations chirurgicales de féminisation (nez, joues, cheveux).

Dans un autre ordre d'idée, lorsque les auteur·ices (Câmara Vale, 2009 ; Negroni, 2011 ; De Montvalon, 2013 ; Gonzalez, 2018, 2020) parlent de la découverte de l'homosexualité, il faudrait nuancer à savoir si le terme homosexualité est utilisé afin de décrire comment ces femmes sont identifiées par la société ou comment elles s'identifient. En effet, cinq des six participantes interrogées expriment clairement qu'elles ne se sont jamais senties comme des garçons homosexuels mais plutôt des filles qui

aimaient les garçons. Cependant, leur entourage et la communauté les identifiaient comme « homosexuels ».

Finalement, à l'instar des *Kathoey* (Thongkrajai, 2012, 2022 ; Pravattiyagul, 2021), les participantes expriment le fait qu'il est très peu probable qu'elles développent une relation amoureuse avec un homme européen à cause de la barrière de la langue et de la culture.

En ce qui a trait à la thématique de *queer settlement* (Manalansan, 2003 ; Peumans, 2017 ; Kim & Feyissa, 2021 ; Hermaszewska et al., 2022), certes les participantes font preuve d'*agentivité* et de résilience, elles arrivent à mobiliser des ressources nécessaires à leur transition de genre et ce malgré les défis qu'elles vivent en lien avec leur santé mentale. Cependant, un suivi psychologique et médical adapté au niveau culturel, linguistique et à des personnes peu scolarisées seraient nécessaires afin de faciliter leur intégration en Belgique. Leur participation à une association LGBT pourrait également les supporter dans la création de liens avec des personnes belges ou européennes. Ces associations existent, mais un travail d'*outreach*, avec des personnes arabophones, qui pourraient établir le premier contact serait nécessaire. De manière générale, les associations qui répondent aux besoins de la communauté LGBT migrante n'ont pas le financement nécessaire afin de mettre en œuvre des activités de plaidoyer et de mobilisation avec le public, leurs actions se concentrant principalement sur un support au niveau du logement, des démarches administratives et sociales ainsi que d'un support financier ponctuel.

La limite principale de ce projet de recherche est la méthodologie employée et le nombre de participantes interrogées. Au niveau de la méthodologie, si la méthode du récit de vie s'est révélée adaptée aux participantes, celle de l'entretien semi-structuré n'a pas été particulièrement réussie. De plus, le petit nombre de participantes, même si je suis confiante d'avoir identifié toutes les femmes transgenres syriennes habitant en Belgique grâce au bouche-à-oreille, ne permet pas de faire des généralisations qui est le propre d'une étude de type sociologique. J'ai considéré élargir mon échantillon avec d'autres femmes transgenres issues de la région du Moyen-Orient au sens large (Liban, Irak, Maroc, Tunisie) qui auraient pu avoir un parcours similaire à celui des participantes. Cependant, connaissant bien la région, je suis consciente de la spécificité de l'histoire et

du système politique de chaque pays et même s'il existe des similarités entre eux, la Syrie reste un pays très différent. La guerre civile qui s'y est déroulée reste sans précédent, et ce, même en considérant le contexte irakien ou libanais. Ainsi, j'ai fait le choix de m'en tenir avec des participantes syriennes. Il aurait également été possible d'interroger des amies des participantes habitant dans d'autres pays d'Europe ou en Amérique grâce à WhatsApp mais encore une fois, le contexte de chaque pays quant au système d'asile et à la prise en charge des personnes transgenres est très différent et donc la comparaison aurait été difficile.

Finalement, un élément qui selon moi, reste à explorer et qui n'apparaissait pas dans l'état de l'art est la thématique de la relation famille avec la famille biologique. La thématique de la famille « choisie » revient souvent dans les études *queer*, mais il n'a pas été mentionné directement par les participantes. Les données recueillies démontrent que la relation avec la famille biologique reste ambivalente. Elle a certes été une source de violence et d'oppression pour toutes les participantes, cependant, elle reste une source de support. Je serais donc intéressée à connaître la perception et la compréhension des proches qui acceptent dans une certaine mesure la situation de leur fille, sœur ou cousine et d'identifier les facteurs qui facilitent et encouragent cette acceptation.

Bibliographie

Littérature scientifique

- Alessi, E.J., Kahn, S., Greenfield, B., Woolner, L. & Manning, M. (2020).
A Qualitative Exploration of the Integration Experiences of LGBTQ Refugees
Who Fled from the Middle East, North Africa, and Central and South Asia to
Austria and the Netherlands. *Sexuality Research and Social Policy*, 17(1), 13-26.
<https://doi.org/10.1007/s13178-018-0364-7>
- Avgeri, M. (2021). Transit: Transgender and gender nonconforming asylum claimants'
narratives in Greece, *Sexualities*, 26 (1), 1-15.
<https://doi.org/10.1177/13634607211013278>
- Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A. & Revillard, A. (Eds). (2020). *Introduction aux
études sur le genre*. 3^e éd., Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur.
- Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie* (4^e éd.). Paris, France: Armand Colin.
- Câmara Vale, A.F. (2009). L'essor de la beauté. *Hommes et migrations*, 1281, 84-90.
<https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.385>
- Carrillo, H. (2004). Sexual migration, cross-cultural sexual encounters, and sexual
health. *Sexuality Research & Social Policy*, 1, 58–70.
<https://doi.org/10.1525/srsp.2004.1.3.58>
- Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, 60, 67-
78. <https://doi.org/10.3917/agora.060.0067>
- Clark, K., Pachankis, J., Khoshnood, K., Bränström, R., Seal, D., Khoury, D., Fouad,

- FM., Barbour, R. & Heimer, R. (2021). Stigma, displacement stressors and psychiatric morbidity among displaced Syrian men who have sex with men (MSM) and transgender women: a cross-sectional study in Lebanon. *BMJ Open*, 11(5), 1-9. <https://doi.org/10.1136/bmjopen-2020-046996>
- Connell, R. (2014). *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* (M. Hagège & A. Vuattour, Trans.). Paris : Amsterdam éditions. (Original work published 2005).
- Crenshaw, K. (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. *Stanford Law Review*, 43(6), 1241-1299. <https://doi.org/10.2307/1229039>
- Debonneville, J. & Lieber, M. (2021). Rappels à l'ordre sexué dans l'espace public : perspective intersectionnelle sur les violences dans l'espace public. *Dynamiques régionales*, 3(12), 83-101. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-dynamiques-regionales-2021-3-page-83.htm>
- De Montvalon, P. (2013). Trans, migrantes et prostituées : dominations imbriquées et espaces de négociation. *Cahiers de l'Urmis*, 14, 1-23. <https://doi.org/10.4000/urmis.1196>
- De Vries, K. M. (2015). Transgender people of color at the center: Conceptualizing a new intersectional model. *Ethnicities*, 15(1), 3-27. <https://doi.org/10.1177/14687968145470>
- Dhoest, A. (2019). Learning to be gay: LGBTQ forced migrant identities and narratives in Belgium. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 45(7), 1075-1089. <https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1420466>
- Feuertoss, I. (2012). Guerre civile en Syrie : le retour du refoulé. *Politique étrangère*, 3(Automne), 601-613. <https://doi.org/10.3917/pe.123.0601>

- Fresnoza-Flot A. (2022). Gender gaps in migration studies. Recent developments and prospects. In E. Fornalé (ed.), *Gender equality in the mirror. Reflecting on power, participation and global justice*. (pp. 110–137) Leiden and Boston: Brill Nijhoff.
https://doi.org/10.1163/9789004467682_007
- Gamarel, K., King, WM., Mouzoon, R., Xie, H., Stanislaus, V., Iwamoto, M., Baxter, B., Suico, S., Nemoto, T. & Operario, D. (2021). A “Tax” on Gender Affirmation and Safety: Costs and Benefits of Intranational Migration for Transgender Young Adults in the San Francisco Bay Area. *Cult Health Sex*, 23(12), 1763-1778.
<https://doi.org/10.1080/13691058.2020.1809711>
- Goffman, R. (1975). *Stigmaté : Les usages sociaux des handicaps* (Alain Kihm, Trans.) Paris : Les Éditions de Minuit. (Original work published 1963).
- González, O. L. (2018). L'imbrication classe et sexe à l'œuvre : parcours identitaires et migratoires chez les personnes trans MtF latino-américaines. *Genre, sexualité et société*, 20 (Automne), 1-21. <https://doi.org/10.4000/gss.5230>
- González, O. L. (2020). Je vis ici, mais je ne compte plus les années. Femmes trans latino-américaines, cinquante ans d'émigration vers l'Europe. *Chimères*, 96(1), 151-162.
<https://doi.org/10.3917/chime.096.0151>
- Haritaworn, Jin (2015), *Queer Lovers and Hateful Others: Regenerating Violent Times and Places*, London: Pluto Press.
- Hermaszewska, S., Sweeney, A., Camminga, B., Botelle, R., Elliott, K. & Sin, J. (2022). Lived experiences of transgender forced migrants and their mental health outcomes: systematic review and meta-ethnography. *BJPsych Open*, 8(3), 1-13.
<https://doi.org/10.1192/bjo.2022.51>

- Huart, P. (2020). *Le droit à la santé des personnes trans** D'une « dépathologisation » de la reconnaissance civile de l'identité de genre à une « dépathologisation » de la prise en charge médicale des personnes trans* ? (Master's thesis, Université catholique de Louvain). Retrieved from <https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/>
- Husakouskaya, N. (2017). Queering Mobility in Urban Gauteng: Transgender Internal Migrants and Their Experiences of BTransition in Johannesburg and Pretoria, *Urban Forum*, 28, 91-110. <https://10.1007/s12132-016-9286-8>
- Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes. (2018). Être une personne transgenre en Belgique, dix ans plus tard. Retrieved from https://igvm-iefh.belgium.be/fr/publications/etre_une_personne_transgenre_en_belgique_dix_ans_plus_tard
- Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes. (2020). Harcèlement de rue des personnes transgenres. Retrieved from https://igvm-iefh.belgium.be/sites/default/files/downloads/harcement_de_rue_des_personnes_transgenres.pdf
- International Lesbian and Gay Association Europe. (2023, May 5). Rainbow Europe Map and Index 2022. Retrieved from <https://www.ilga-europe.org/report/rainbow-europe-2022/>
- Jackson, S. (2015). Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité. *Nouvelles Questions Féministes*, 34(2), 64-81. <https://doi.org/10.3917/nqf.342.0064>
- Kaplan, R.L., El Khoury, C., Lize, L., Wehbe, S. & Mokhbat, J. (2019). Feasibility and

acceptability of a behavioral group support intervention among transgender women : a sexual and mental health mixed-methods pilot study in Beirut, Lebanon. *AIDS Educ Prev*, 31(3), 246-258.
<https://doi.org/10.1521/aeap.2019.31.3.246>

Kaplan, R.L., El Khoury, C., Lize, L., Wehbe, S. & Mokhbat, J. (2020). Pilot Results from the First HIV/AIDS Intervention Among Transgender Women in the Middle East: Gender Affirmation and Social Support from Within Trans Communities in Beirut, Lebanon, *Aid research and human retroviruses*, 36(6), 501-512.
<https://doi.org/10.1089/AID.2019.0203>

Katyal, S. (2002). Exporting Identity. *Yale Journal of Law and Feminism*, 14(1), 97-176.
https://openyls.law.yale.edu/bitstream/handle/20.500.13051/6879/07_14YaleJL_Feminism97_2002_.pdf?sequence=2&isAllowed=y

Kergoat, D. (2009). Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux. In E. Dorlin, *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination* (pp.111-125), Paris : PUF.

Kim, S. & Feyissa, I.F. (2021). Conceptualizing “Family” and the Role of “Chosen Family” within the LGBTQ+ Refugee Community: A Text Network Graph Analysis. *Healthcare*, 9(4), p. 1-16. <https://doi.org/10.3390/healthcare9040369>

Kivilcim, Z. (2017). Lesbian, gay, bisexual and transsexual (LGBT) Syrian refugees in Turkey. In J. Freedman (Ed.), *A Gendered Approach to the Syrian Refugee Crisis*, Routledge. Retrieved from
https://www.academia.edu/30436905/Lesbian_Gay_Bisexual_and_Transsexual_LGBT_Syrian_Refugees_in_Turkey_in_A_Gendered_Approach_to_the_Syrian_Refugee_Crisis Edited by Jane Freedman Zeynep Kivilcim Nurcan Özgür Baklacioğlu Routledge 2017

- Lachheb, M. (2021). D'une normalisation... L'autre. Parcours d'une lesbienne libyenne en Italie. *Alterstice*, 10(1), 21–31. <https://doi.org/10.7202/1084799ar>
- Luibhéid, E. (2008). Queer/Migration an unruly Body of Scholarship, Queer/Migration an unruly Body of Scholarship. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 14(2-3), 169-190. <https://doi.org/10.1215/10642684-2007-029>
- Manalansan, M.F. (2003). *Global Divas: Filipino Gay Men in the Diaspora*. Durham and Londres: Duke University Press.
- Manalansan, M.F. (2006). Queer Intersections: Sexuality and Gender in Migration Studies. *The International Migration Review*, 40 (1), 224-249. <https://doi.org/10.1111/j.1747-7379.2006.00009.x>
- Mizock, L. & Mueser KT. (2014). Employment, Mental Health, Internalized Stigma, and Coping With Transphobia Among Transgender Individuals. *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, 1(2),146-158. <https://doi.org/10.1037/sgd0000029>
- Montero-Sieburth, M. 2020. Ethical dilemmas and challenges in ethnographic migration research. *Qualitative Research Journal*, 20(3): 281-291. <https://doi.org/10.1108/qrj-12-2019-0100>
- Negrone, C. (2011). Migrantes équatoriennes, transsexuelles, prostituées : une construction identitaire au-delà des normes binaires. *Déviance et Société*, 35(4), 459-484. <https://doi.org/10.3917/ds.354.0459>
- Orr, L.V., Crawford, FW., Khoshnood, K., Khouri, D., Fouad, FM., Seal, DW. & Heimer

- R. (2022). Sociodemographic characteristics and HIV risk behaviors of native-born and displaced Syrian men and transgender women who have sex with men in Lebanon. *AIDS Behav*, 26(12), 4004-4011. <https://doi.org/10.1007/s10461-022-03726-1>
- Padilla, M., Rodríguez-Madera, S., Varas-Díaz, N. & Ramos-Pibernus, A. (2016). Trans-migrations: border-crossing and the politics of body modification among Puerto Rican transgender women. *International Journal of Sexual Health*, 28(4), 261-277. <https://doi.org/10.1080/19317611.2016.1223256>
- Peumans, W. (2017) *Queer Muslims in Europe, Sexuality, Religion and Migration in Belgium*. London, United Kingdom. I. B. Tauris & Company.
- Pravattiyagul, J. (2021). Thai transgender women in Europe: Migration, gender and binational relationships. *Asian and Pacific Migration Journal*, 30(1), 79-101. <https://doi.org/10.1177/0117196821998361>
- Puar, J. (2007). *Terrorist Assemblages. Homonationalism in Queer Times*. Durham and Londres: Duke University Press.
- Puar, J. (2013). Rethinking Homonationalism. *International Journal of Middle East Studies*, 45 (2), 336-339. <https://doi.org/10.1017/S002074381300007X>
- Saleh, F. (2020a). Transgender as a Humanitarian Category: The Case of Syrian Queer and Gender-Variant Refugees in Turkey. *Transgender Studies Quarterly*, 7(1), 37-55. <https://doi.org/10.1215/23289252-7914500>
- Saleh, F. (2020b). Resettlement as Securitization: War, Humanitarianism, and the

- Production of Syrian LGBT Refugees. In Eithne Luibhéid & Karma R. Chavez (Eds.) *Queer and Trans Migrations: Dynamics of Illegalization, Detention, and Deportation* (pp.74-89). University of Illinois Press.
- Saleh, F. (2020c). Queer/Humanitarian Visibility: The Emergence of the Figure of The Suffering Syrian Gay Refugee. *Middle East Critique*, 29(2), 47-67.
<https://doi.org/10.1080/19436149.2020.1704501>
- Shakhsari, S. (2013). Transnational Governmentality and the Politics of Life and Death, *International Journal of Middle East Studies*, 45(2), 340-342.
<https://doi.org/10.1017/S0020743813000081>
- Stella, F., Flynn, M. & Gawlewicz, A. (2018). Unpacking the Meanings of a ‘Normal Life’ Among Lesbian, Gay, Bisexual and Transgender Eastern European Migrants in Scotland. *Central and Eastern European Migration Review*, 7(1), 55-72.
<https://doi.org/10.17467/ceemr.2017.16>
- Thongkrajai, C. (2012). Transgenres thaïlandaises en Europe. *SociologieS*, 1-19.
<https://doi.org/10.4000/sociologies.3849>
- Thongkrajai, C. (2022). Femininity in Transition: Sex, Gender, and Sexuality Experiences of Thai Transgender Migrants in Europe. *Advances in SouthEast Asian Studies*, 15(2), 177-194. <https://doi.org/10.14764/10.ASEAS-0077>
- Van der Pijl, Y., Oude Breuil, B.C., Swetzer, L. & Drymioti, M. (2018). “We Do Not Matter”: Transgender Migrants/Refugees in the Dutch Asylum System. *Violence and Gender*, 5(1), 1-11. <https://doi.org/10.1089/vio.2017.0009>
- Van Schuylenbergh, J., Motmans, J. & Coene, G. (2017). Transgender and non-binary

persons and sexual risk: A critical review of 10 years of research from a feminist intersectional perspective. *Critical Social Policy*, 38(1), 1-22.

<https://doi.org/10.1177/026101831773247>

Van Schuylenbergh, J., Motmans, J., Defreyne, J., Somers, A. & T'Sjoen, G. (2019). Sexual health, transition-related risk behavior and need for health care among transgender sex workers. *International Journal of Transgenderism*, 20(4), 388–402. <https://doi.org/10.1080/15532739.2019.1617217>

Vouillot, F. (2002). Construction et affirmation de l'identité chez les filles et les garçons, les femmes et les hommes de notre société. *Orientation scolaire et professionnelle*, 31(4), 1-10. <https://doi.org/10.4000/osp.3388>

Littérature grise

Bruxelles-J (2023). *Quelles sont les catégories et les montants du revenu d'intégration (RIS) et de l'aide sociale et que se passe-t-il si on a des revenus par ailleurs ?* Retrieved from <https://www.bruxelles-j.be/droits-sociaux/obtenir-de-laide-du-cpas/quels-sont-les-categories-et-les-montants-du-revenu-dintegration-et-de-laide-sociale-et-que-se-passe-t-il-si-on-a-des-revenus-par-ailleurs>

Centre bruxellois d'action interculturelle. (2019, Septembre). 23.500 Syriens en Belgique, 5,6 millions réfugiés à l'étranger. Retrieved from https://www.cbai.be/imag-348_septembre2019_web/

Deshoulières, E. (2014). Injures homophobes: ordre et désordre hétéronormatifs. In *Féminismes et luttes contre l'homophobie : de l'apprentissage à la subversion des codes : Actes du colloque tenu à l'Acfas en mai 2014* (pp. 57-68). Retrieved from <https://oic.uqam.ca/publications/publication/feminismes-et-luttes-contre-lhomophobie-de-lapprentissage-a-la-subversion-des-codes>

- Falek, S. (2019). Réfugié.e.s *LGBTQI+* *Les enjeux de la protection internationale*. Retrieved from https://www.pourlasolidarite.eu/sites/default/files/publications/files/na_2019-refugie.e.s-lgbtqi.pdf
- Genres Pluriels. (2016, Février 11). Trans(genre), non-binaire, A/BI/Polygenre, Gender/Queer...? Retrieved from <https://www.genrespluriels.be/Trans-genre-non-binaire-a-bi-polygenre-gender-queer>
- Genre Pluriels. (2019, Avril 29). Présentation de Genres Pluriels ASBL. Retrieved from <https://www.genrespluriels.be/PRESENTATION-DE-GENRES-PLURIELS-ASBL>
- Gouvernement Belge. (2022, Mai 17). Plan Fédéral pour une Belgique LGBTQI+friendly. Retrieved from <https://sarahschlitz.be/wp-content/uploads/sites/300/2022/05/Pour-une-Belgique-LGBTQI-friendly.pdf>
- Human Rights Watch (2018). Audacity in Adversity: LGBT Activism in the Middle East and North Africa. Retrieved from <https://www.refworld.org/docid/5b34f0827.html>
- Human Rights Watch. (2019). “Don’t Punish Me for Who I Am” Systemic Discrimination Against Transgender Women in Lebanon. Retrieved from https://www.hrw.org/sites/default/files/report_pdf/lebanon0910_pdf.pdf
- L’Agence fédérale pour l'accueil des demandeurs d'asile (FEDASIL). (2023). *Réinstallation de réfugiés en Belgique (2013-2023*)*. Retrieved from https://www.fedasil.be/sites/default/files/content/download/files/20230327_reinstauration_fr.pdf

Maydaa, C., Chayya, C. & Myrntinen. (2020). Impacts of the Syrian civil war and displacement on SOGIESC populations. Retrieved from https://thegenderhub.com/wp-content/uploads/2021/01/MOSAIC_Report_Online-1f443677dafb1a3e936ac0eade8236412c9f032fc4de51dc0d6387cbb67568863.pdf

My Lady Boy Blog. (2020, Juillet 10). Shemale : Qui sont-elles ?. Retrieved from <https://myladyboydate.com/fr/blog/2020/07/19/quest-ce-quune-shemale-et-pourquoi-ne-pas-utiliser-ce-mot>

Öktem, K. (2008). Another Struggle: Sexual Identity Politics in Unsettled Turkey. Retrieved from https://www.academia.edu/1220434/Another_Struggle_Sexual_Identity_Politics_in_Unsettled_Turkey

ONU Info. (2021, Mars 15). *Syrie : 10 ans de guerre en 10 chiffres*. Retrieved from <https://news.un.org/fr/story/2021/03/1091792#:~:text=13%20millions&text=Près%20d%27un%20réfugié%20sur,%27Irak%20et%20l%27Egypte>

Santé Île-du-Prince-Édouard. (2023, Janvier 25). Services de santé d'affirmation de genre. Retrieved from <https://www.princeedwardisland.ca/fr/information/sante-i-p-e/services-sante-daffirmation-genre>

Transgender Infopunt. (2022, Janvier). Quelles sont les étapes possibles lors d'un processus de transition? Retrieved from https://www.transgenderinfo.be/sites/default/files/2022-10/Frans_zorgbrochure.pdf?fbclid=IwAR2ElalkoevPuxSUW5qaBGTmk3R3aInw5kCHdk4IKrlicEaSWoZeqcljJvA

United Nations High Commissioner for Refugees. (2021, March 18). Syria Refugee

Crisis – Globally, in Europe and in Cyprus. Retrieved from <https://www.unhcr.org/cy/2021/03/18/syria-refugee-crisis-globally-in-europe-and-in-cyprus-meet-some-syrian-refugees-in-cyprus/>

United Nations Human Rights Office. (2022, June 28). UN Human Rights Office estimates more than 306,000 civilians were killed over 10 years in Syria conflict. Retrieved from <https://www.ohchr.org/en/press-releases/2022/06/un-human-rights-office-estimates-more-306000-civilians-were-killed-over-10>

United Nations High Commissioner for Refugees. (2023), La réinstallation. Retrieved from <https://www.unhcr.org/fr/reinstallation.html>

Ussher, J. M., Hawkey, A., Perz, J., Liamputtong, P., Marjadi, B., Schmied, V., Dune, T., Sekar, J.A., Ryan, S., Charter, R., Thepsourinthone, J., Noack-Lundberg, K., & Brook, E. (2020). Crossing the line: Lived experience of sexual violence among trans women of colour from culturally and linguistically diverse (CALD) backgrounds in Australia: Research Report. Retrieved from <https://www.anrows.org.au/publication/crossing-the-line-lived-experience-of-sexual-violence-among-trans-women-of-colour-from-culturally-and-linguistically-diverse-cald-backgrounds-in-australia/>

Contenu des Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien - Récit de Vie

Annexe 2 : Cahier de terrain

Annexe 3 : Guide d'entretien - Stratégies d'adaptation

Annexe 4 : Tableau de présentation des participantes

Annexe 5 : Transcription des entretiens

Résumé du mémoire et mots-clés

La guerre en Syrie qui a débuté en mars 2011 a eu des conséquences dévastatrices pour la population civile et a mené à la fuite de 6,6 millions de syrien·nes hors du pays, la grande majorité dans les pays limitrophes tels que le Liban et la Turquie. Grâce au programme de réinstallation du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, une partie de la communauté syrienne LGBT s'étant consolidée hors de la Syrie, a ensuite été réinstallée dans des pays dits sûrs, en Europe et en Amérique du Nord. Cette étude porte sur les effets du parcours migratoire de six femmes transgenres syriennes réfugiées et réinstallées en Belgique sur la construction et l'affirmation de leur identité de genre.

Les données recueillies grâce à la méthodologie du récit de vie, et analysées à travers le cadre conceptuel de la stigmatisation de Goffman, permettent de conclure qu'il y a des effets probants entre la migration et la construction et l'affirmation de l'identité de genre des six femmes syriennes transgenres réfugiées en Belgique. En effet, leur parcours migratoire, initié par la guerre civile, mais également la stigmatisation et les violences vécues à cause de leur identité de genre, leur permet de quitter un contexte familial et communautaire contrôlant, leur imposant les normes d'une société patriarcale et hétéronormative. En effet, loin du contrôle familial et communautaire vécu en Syrie, et d'abord socialisées dans des lieux dits réservés à la communauté LGBT en Turquie et au Liban, il est possible pour elles d'entamer une transition sociale ou médicale, affirmant et construisant leur identité de genre. Si la Belgique leur permet l'accès à une transition médicale et juridique, elles font toujours face à des discriminations et des violences, dû à des facteurs de discriminations et d'oppressions qui s'imbriquent à leur identité transgenre, soit le fait qu'elles soient des migrantes arabophones et musulmanes.

Mots-clés : femmes transgenres, Syrie, migration forcée, identité de genre, stigmatisation